

# L'ÉDREDON DE MADEMOISELLE MARIE



MADemoiselle Marie avait un édredon en satin bleu, un édredon si léger, qu'un souffle le soulevait, si chaud que Fanfreluche, la chatte blanche, ne voulait pas sortir de dessous. Comme mademoiselle Marie était plus frileuse qu'une souris, elle demandait à se coucher dès que sonnaient huit heures, pour pouvoir se pelotonner sous la plume moelleuse.

Un soir qu'elle jouait, en attendant le sommeil, avec les oreilles velues de Fanfreluche, elle se mit tout à coup à pleurer... Elle pensait à deux pauvres ramoneurs qu'elle avait trouvés, en rentrant, blottis au coin de la borne. Elle avait bien versé sa bourse dans leurs mains rougies par la bise, mais il n'y avait pas dans sa bourse de quoi acheter un édredon en satin bleu, et elle pleurait parce qu'elle songeait qu'ils devaient avoir trop froid, pendant qu'elle avait si chaud.

Dieu aime par-dessus tout les enfants qui soulagent leurs petits frères malheureux, et il les récompense, en leur donnant la gaieté pendant le jour et de beaux rêves pendant la nuit. Aussi mademoiselle Marie ne pleura qu'une minute, puis elle s'endormit, et voici le rêve que Dieu lui envoya.

Il lui sembla être sur un îlot moussu d'où elle découvrait une immense étendue de mer, semée d'îles, de récifs et de brisants. A quelque distance, du côté de l'Orient, se déroulait une côte déchiquetée, dominée par des montagnes neigeuses. Des torrents couraient sur les flancs nus de ces montagnes, et arrivés à la crête des falaises, bondissaient dans la mer en gigantesques cascades. Des points sans nombre jaillaient de toutes ces îles noires, de cette falaise crevassée, de cette montagne blanche aux cimes couronnées de longs nuages flottants.

Des vagues énormes d'un vert pâle moutonnaient à l'Occident.

Lorsque le soleil se leva, ce sombre tableau s'adoucit. Sous les rayons obliques de l'astre radieux, les îles noires se doraient, la falaise s'azurait, des étincelles pailletaient les aiguilles, les cascades s'irisaient, les cimes neigeuses flamboyaient, et les vagues prenaient les doux reflets de l'opale. Néanmoins, Marie tremblait de se voir seule au milieu

de cette sauvage nature, sans arbres et sans fleurs, et elle allait pleurer, lorsqu'une petite voix dit à ses pieds :

« Bonjour, mademoiselle Marie. »

Elle baissa les yeux et vit un oiseau grisâtre, à peu près gros comme une oie, qui avait la queue, le ventre et le dessus de la tête noirs.

« Qui es-tu ? lui demanda-t-elle. »

— Je suis, répondit l'oiseau, celui qui a fourni les plumes de ton édredon, je suis un Eider, et le bon Dieu m'a chargé de te promener dans mon pays.

— Où sommes-nous donc ?

— Nous sommes dans les îles Lofoden, au nord de la Norvège, en face de la Laponie et près du pôle. »

Marie, qui savait un peu sa géographie, comprit le commencement de la phrase, mais elle ne comprit pas la fin.

« Qu'appelles-tu le pôle ? demanda-t-elle à l'Eider. »

— Je vais te l'expliquer... Chaque fois que tu ne comprendras pas quelque chose, demande-m'en l'explication, je te la donnerai. Quoique j'appartiens à la famille des palmipèdes, dont les oies font partie, je puis être, pour t'amuser, quelque peu naturaliste et quelque peu physicien. Écoute bien... si tu prends une mandarine, une de ces petites oranges aplaties dont tu aimes certainement la chair rouge, et si après l'avoir serrée entre le pouce et le premier doigt de la main gauche, dans sa partie la moins épaisse, tu la fais tourner avec l'autre main sans la lâcher, les points que tu touches avec les deux doigts de ta main gauche sont les deux pôles de la mandarine. La terre a tout à fait la forme d'une mandarine, et en vingt-quatre heures une des mains de Dieu la fait tourner comme tu fais tourner l'orange, tandis que l'autre la soutient. Un des points sur lesquels s'appuient les doigts de Dieu est en face de nous, l'autre est au sud de l'Amérique, à côté du détroit de Magellan et de la Terre de Feu. Ces deux points sont les deux pôles de la terre ; le pôle nord ou boréal et le pôle sud ou pôle austral. Les deux pôles sont les points de la terre où il fait le plus froid et la chaleur va en croissant à mesure que l'on approche de l'équateur... Tu ne sais pas ce que c'est que l'équateur ? Eh bien, on appelle équateur le cercle formé par la réunion de tous les points qui sont à égale distance du pôle boréal et du pôle austral. »



Marie fit signe qu'elle avait compris, et son nouveau professeur s'en rengorgea.

« Si tu veux maintenant, continua-t-il, nous allons nous mettre en route. Monte en voiture. »

Marie, qui n'apercevait sur la mousse qu'une moitié de coquille d'œuf, crut d'abord que l'Eider plaisantait; mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'elle vit cette coquille se changer, comme dans les contes de fées, en char attelé de deux cygnes! Ce char ressemblait à celui qui roule, au milieu des roses, sur le plafond du boudoir de sa grand-mère. Marie s'assit sur les coussins rembourrés en duvet de chardon, les cygnes ouvrirent leurs ailes, et le char s'éleva dans les airs. Ses roues tournaient si vite qu'elles brillaient comme des soleils de feu d'artifice et qu'elles laissaient derrière elles un nuage d'étincelles. L'Eider volait en avant.

Bientôt il s'arrêta devant une falaise à pic.

« Permetts-moi, dit-il à Marie, de te présenter d'abord ma femme, qui ne nous accompagnera pas, parce qu'elle couve. »

— Bien volontiers, » répondit la fillette.

L'Eider siffla doucement, et Marie vit sortir d'une crevasse un oiseau semblable à son guide, mais dont toutes les plumes étaient d'un gris argenté; c'était la femelle de l'Eider. La couveuse se posa sur les genoux de la voyageuse.

« Je ne peux pas causer longtemps avec vous, lui dit-elle, de crainte que mes œufs ne prennent froid, malgré le duvet qui les couvre; voilà déjà la troisième fois que je suis obligée de refaire mon nid. Les hommes sont si méchants! Ils descendent de là-haut au bout d'une corde, et après avoir mis dans un sac tout le duvet du nid, ils cassent les œufs. J'en ponds d'autres, mais il faut à chaque fois que mon mari et moi nous nous plumions le ventre pour les couvrir. Voyez, je n'ai plus que la peau. Que les hommes sont méchants! Pour avoir des édérons, ils forcent de pauvres oiseaux à s'arracher jusqu'à la dernière plume. »

Marie rougit, et l'Eider qui comprenait pourquoi, dit à sa femme :

« Va-t'en couvrir, bavarde! »

Elle retourna sur son nid, et les cygnes rouvrirent leurs ailes. Ils longèrent un instant la falaise où il y avait des milliers de nids semblables à celui de l'Eider, puis ils se laissèrent tomber. Le char écrivit une vague et devint un canot.

Mademoiselle Marie, n'ayant pas le mal de mer, était ravie; elle laissa pendre sa main dans l'eau comme elle le faisait lorsque son oncle la promenait sur la rivière sinueuse du parc. L'air était froid, mais l'eau était presque tiède. Comme sur la rivière, Marie voulut boire dans sa main, mais dès qu'elle mouilla ses lèvres, elle poussa un cri de dégoût.

« Qu'as-tu donc? lui demanda l'Eider qui, à ce moment-là, regardait d'un autre côté. »

— J'ai voulu boire de cette eau si limpide, et elle est tellement amère, que les larmes m'en sont venues aux yeux.

— Il ne faut pas boire de l'eau de mer, parce que l'eau de mer est salée; elle donne soif au lieu de désaltérer. Comment, tu ne savais pas cela? Tu ne sais donc pas d'où l'on tire le sel?

— Non.

— Le sel vient de la mer où il s'est dissous autrefois. Tu as bien remarqué que si tu laisses le soir dans une soucoupe un peu de thé sucré, le lendemain matin tu trouves la soucoupe presque sèche, et sur les bords il y a des grains de sucre. L'eau du thé s'est évaporée et le sucre s'est cristallisé. Le sel est dans la mer comme le sucre est dans le thé, et pour l'en retirer il suffit de faire évaporer l'eau de mer dans des bassins très-larges et très-peu profonds. Tu vois donc que l'eau de mer n'est pas plus buvable que de la saumure. De plus, elle est amère, parce qu'il y a encore de fondu dedans une substance violette qu'on appelle de l'ode et dont se servent les photographes. Enfin, elle a le goût d'eau de savon, parce qu'elle contient de la soude, espèce de sel dont on fait le savon de toilette en le mélangeant avec de l'huile. Ne bois donc jamais d'eau de mer. »

Après avoir remercié l'Eider de ses renseignements, Marie le pria de lui expliquer pourquoi la mer n'était pas froide, tandis que la neige descendait des montagnes presque jusqu'à ses bords.

L'Eider réfléchit un instant, tout en passant entre son bec jaune les plumes noires de ses ailes, puis il dit d'une voix émue :

« Ma gentille amie, ce que tu me demandes est difficile, les plus savants des hommes le savent à peine; c'est un des secrets de Dieu, un de ces secrets pleins d'une infinie sagesse et d'une adorable bonté, que nous ne comprenons un peu qu'après avoir élargi à force de travail les mailles sombres du filet où notre âme est captive. »

Lorsque le Créateur dit aux mers en leur montrant les rivages : Vous n'irez pas plus loin ! il leur dit aussi : Vous ne resterez jamais immobiles, vous coulerez, comme des fleuves, des rivages brûlants aux rivages glacés, et à mesure que votre eau se refroidira en échauffant les pôles, elle s'enfoncera dans les profondeurs de votre lit et retournera en coulant sous l'eau tiède demander d'autre chaleur au soleil des tropiques. Un de ces fleuves tièdes part du golfe du Mexique, de la mer des Antilles, remonte le long de la côte des Etats-Unis, effleure celle du Canada, rencontre l'île de Terre-Neuve, tourne brusquement à droite, traverse l'Atlantique, touche la Bretagne, baigne l'Angleterre et l'Irlande, et vient perdre sur ses côtes qui seraient couvertes sans lui de neiges éternelles, tout ce qui lui reste de chaleur. On a déterminé son cours en suivant les troncs d'arbres arrachés par les fleuves aux forêts d'Amérique et qu'il roule sans se les laisser enlever, ni par les vents, ni par les tempêtes. Voilà pourquoi cette côte n'est pas glacée comme les terres qui sont de l'autre côté de la montagne, voilà pourquoi, en Bretagne, il ne gèle presque jamais à Brest, tandis qu'il gèle très-fort à Rennes. Pourquoi, maintenant, ces fleuves chauds et froids coulent-ils ainsi sans se mêler? On ne le comprend encore que vaguement, et moi je me contente de l'admirer. »

Pendant cette conversation, la mer s'était couverte de paillettes d'argent.

« Qu'est cela? dit Marie. »

— Ce sont des harengs qui voyagent; ils vont vers la côte d'Angleterre; il y en a des millions! Ces gros poissons qui les suivent, ce sont des mo-



rues. Je te montrerai tout à l'heure comment on prend morues et harengs, et comment on les sale.»

Aussi loin que la vue de Marie pouvait s'étendre, la mer était pleine de poissons sur une épaisseur de huit ou dix pieds. Tout à coup elle poussa un cri ; elle venait de découvrir une grosse tête qui ressemblait à celle d'un boule-dogue à qui on aurait coupé les oreilles bien ras.

« N'aie pas peur, dit l'Eider ; c'est un phoque gourmand qui poursuit les morues. Je vais le faire approcher, il ne te fera pas de mal. »

L'Eider appela le phoque. Marie vit alors une espèce de poisson couvert d'un poil rude, brun, tacheté de roux, qui, au lieu de nageoires, avait deux sortes de pattes dont les doigts armés de griffes étaient réunis par une membrane. Son corps finissait par une queue fourchue, ses narines s'ouvraient et se fermaient comme la soupape d'un soufflet, ses moustaches ressemblaient à celles de Fanfreluche, et ses yeux étaient doux comme ceux d'un veau. Il s'approcha du canot en faisant des cabrioles, et il avait l'air si bon enfant, que Marie passa sa petite main sur sa tête lustrée.

« Il est plus triste qu'il ne le paraît, murmura l'Eider à l'oreille de Marie ; l'été dernier on a pris son frère et on l'a envoyé à Paris où on le montre dans un baquet pour deux sous. Dis-lui que tu iras le voir, cela lui fera plaisir. »

— Phoque, dit Marie, j'irai voir ton frère ; as-tu des commissions pour lui ?

— Tu lui diras que le le pleure encore, et que nos parents sont en bonne santé. Tu lui diras aussi que désespérés de l'avoir perdu, nous avions voulu nous expatrier et nous fixer dans la mer glaciale, mais que nous n'avons pu y rester parce que, dès que nous descendions à terre, il fallait nous battre avec les ours blancs, qui ont failli nous manger cent fois.

— Vous n'êtes donc pas des poissons, que vous pouvez vivre hors de l'eau ?

— Non ; nous sommes des animaux comme les bœufs et les chiens, nous serions asphyxiés si nous restions plus de cinq minutes sous l'eau ; vos savants nous appellent des amphibiens. Nous ne sommes ni chair ni poisson, comme disent vos proverbes, » continua le phoque en riant.

Les phoques sont d'un naturel très-gai et ils ont la cervelle assez grosse pour être très-spirituels.

« Oh ! poursuivit le phoque, nous aimons bien à dormir au soleil après un bon repas de morues et de harengs. Mais j'entends ma femme qui m'appelle ; elle donne à teter à mon petit dernier, et elle a faim sans doute. »

Le phoque ouvrit la bouche pour répondre à sa femme, et Marie de rire.

« Il dit maman et papa, qu'il est gentil ! qu'il est gentil ! il parle comme ma perruche ! »

— Eh oui, répliqua le phoque, nous disons papa et maman tout naturellement. C'est notre seule manière de causer quand nous ne nous entretenons pas avec une belle demoiselle que le bon Dieu nous envoie. Pourtant l'homme qui montre mon frère prétend qu'il lui a appris à prononcer ces deux mots... il ment. Mais ma femme s'impatiente ; adieu, mademoiselle Marie.

— Oh ! dit Marie, que je voudrais donc voir ta femme et ton petit !

— Tu me feras plaisir en m'accompagnant. »

Le phoque se mit à nager, les cygnes suivirent son sillage, et cinq minutes après le canot toucha une île. Comme la côte était glissante, le phoque se dressa sur sa queue, sortit la moitié de son corps de l'eau, et tendit sa patte à Marie en s'inclinant aussi gracieusement qu'un attaché d'ambassade devant la femme de son chef. Marie sauta à terre, et le phoque empoignant une pierre avec ses dents, se hissa lestement sur la roche polie.

Au pied d'une falaise qui l'abritait du vent du nord, la maman phoque était couchée sur un tapis d'herbes marines. Son petit s'amusa à lui mordiller le bout de la queue, et elle, doucement, lui grattait la tête avec sa patte. Dès qu'elle vit Marie, elle le serra contre sa poitrine, mais son époux la rassura du regard et lui expliqua en peu de mots la situation. Une présentation en règle suivit. Marie, ravie d'avoir fait la connaissance d'une si aimable famille, s'assit entre les deux époux sur le lit d'herbes marines. L'enfant, dont probablement les premières dents perçaient, se mit à mordiller ses bottines, comme il mordillait un instant auparavant la queue fourchue de sa mère.

L'Eider, qui en sa qualité d'oiseau dédaignait un peu ces animaux qui ne savent que nager et ramper, s'était gravement posé sur une patte et faisait jabot.

Marie embrassa le petit.

« Je conterai demain à ton oncle, lui dit-elle, combien tu es sage. »

La phoque se mit à pleurer, de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et Marie en fut si attendrie, qu'elle l'embrassa aussi.

« C'était un bien bon frère, soupira le phoque, j'aurais mieux aimé l'avoir vu tuer d'un coup de harpon comme tant d'autres de nos parents, que de le savoir prisonnier dans un baquet à moitié plein d'eau trouble où on lui donne juste assez à manger pour l'empêcher de mourir de faim. »

— On vous tue, vous ? dit Marie.

— Hélas oui ! Nous ne faisons pourtant de mal à personne, et nous ne savons même pas nous défendre, mais on nous poursuit à outrance, parce que nous sommes gras et que l'on tire de l'huile de notre chair. Notre peau aussi, à ce qu'il paraît, est très-bonne, et quand on la tanne avec des écorces d'érable et de bouleau, on en fait du cuir de Russie parfumé. Jadis nous étions beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui, et nous habitions vos côtes où le soleil est si chaud et la mer si douce, mais petit à petit nous avons fui devant les hommes, et maintenant nous nous cachons jusque dans les glaces du pôle, où les tempêtes nous brisent contre les rochers, où les ours blancs nous guettent. »

A ce récit, les larmes de Marie se mêlèrent à celles de la phoque, et comme l'attendrissement menaçait de devenir général, l'Eider donna le signal du départ.

« Adieu, mes bons amis, leur dit Marie, j'espère que les hommes comprendront bientôt que la terre n'est pas faite pour eux seuls et que c'est un crime de tuer des animaux inoffensifs, lorsqu'on n'y est pas impérieusement contraint. »



Le phoque, la phoquette et le petit phoquet accompagnèrent Marie jusqu'au canot et lui baisèrent les mains pour prendre congé.

Les cygnes nagèrent vers la côte, et Marie se trouva bientôt au milieu de trois ou quatre cents bateaux de pêche. A chaque instant on retirait les filets avec des morues à toutes les mailles. Les bateaux en étaient remplis. Lorsqu'ils débordaient ils cinglaient à force de rames vers les hangars bâtis sur pilotis au milieu des brisants.

Dès que Marie put distinguer ce qui se passait sous ces hangars, elle détourna les yeux. Elle avait vu des hommes, tout rouges de sang, prendre des poissons encore vivants, leur couper la tête et leur fendre le corps, puis jeter les têtes dans un tonneau, les foies dans un autre, et les corps dans des paniers d'osier que l'on portait à des saloirs.

« Je veux m'en aller ! » cria-t-elle.

— Tu as raison ; les jeunes filles ne doivent pas voir les bêtes souffrir ; mais ce que font ces hommes est nécessaire. Avec ces poissons salés, des milliers d'hommes se nourriront ; de ces foies on extraira une huile qui fera tes joues roses si la maladie les pâlisait, et des têtes on tirera une huile plus grossière, mais qui rendra les harnais des chevaux de ton père si souples, qu'ils n'arracheront plus de poils au garrot de cette bonne grosse Betty que tu aimes tant.

— C'est égal, dit Marie, je ne veux pas rester au milieu de ces hommes, j'aime mieux retourner avec les phoques. »

Au même instant le canot accostait au fond d'une baie que côtoyait un jeune couple. Le jeune homme portait des bottes fourrées, une longue redingote en peau d'ours et un bonnet en peau de loutre. Il était grand et blond. La jeune fille avait le plus charmant costume qu'il soit possible de rêver. Une robe en drap noir, à la jupe plissée, au corsage montant, laissait voir son cou satiné et sa jambe fine élégamment serrée dans une botte de cuir fauve. Deux larges galons de drap écarlate festonnaient le bas de la jupe, et un cœur de drap d'or glacé d'argent couvrait le devant du corsage. Une pelisse de drap violet doublée de fine peau de renard bleu et bordée de cygne dessinait sa taille élancée. Des broderies en soutaches noires couvraient les manches et le dos de cette pelisse chaude et légère dont le large capuchon était garni intérieurement de plumes mordorées d'oiseaux de mer.

Celle qui portait ce splendide costume aurait paru trop grande chez nous, mais au milieu de ces énormes roches, devant ces lames mugissantes, elle était belle, d'une fière et vivace beauté. Son capuchon rabattu laissait voir ses lourdes tresses d'un blond cendré maintenues en couronne derrière sa tête par une flèche d'argent et ses bandeaux plats sur lesquels se croisaient deux bandelettes de pourpre. Un doux sourire relevait le coin de ses lèvres rouges, et ses grands yeux aux cils noirs avaient la teinte et la profondeur des vagues.

« Ce sont deux jeunes époux, dit l'Eider, enfants des plus riches pêcheurs de la côte, ils se sont mariés, ce matin, dans cette petite église de bois dont le clocher triangulaire se cache là-bas dans la

brume. Laissons-les causer et allons de l'autre côté de ces montagnes.

Les cygnes ouvrirent leurs ailes puissantes, et le canot redevenu char glissa dans l'air comme une hirondelle.

Il monta, monta longtemps ; ces montagnes déchiraient les nuages de leurs cimes. Dans les profondes crevasses de leurs flancs dénudés, Marie apercevait de temps en temps des forêts de sapins hauts comme des tours, de grands bois de bouleaux aux troncs argentés, des lacs d'un bleu sombre, et des cascades folles qui secouaient à travers les rochers et les arbres leurs crinières échevelées. Puis c'étaient des prairies, fourrées comme du velours, vertes comme des émeraudes ; d'immenses bruyères pâles, tigrées de genévriers, des coulées de basalte aux prismes tordus, et d'interminables falaises noires, coupées de bandes couleur de sang. Enfin, le char arriva sur la cime, et les cygnes fatigués laissèrent pendre un moment leurs grandes ailes nacrées.

« Regarde, dit l'Eider, regarde l'Océan du nord et les steppes de la Laponie. Tu es sur la plus haute cime des Alpes scandinaves. Cette mer, qui d'ici ressemble à un miroir d'acier et dont les vagues te soulevaient tout à l'heure, embrasse l'Islande, où l'Hécla vomit des torrents de lave, où des jets d'eau bouillante percent la neige éternelle ; puis elle va baigner les côtes du Labrador et de Terre-Neuve. Cette masse étincelante au nord, devant toi, c'est la mer du pôle sur laquelle flottent des montagnes de glace de mille pieds de haut. Mer terrible où les nuits durent six mois, où l'eau-de-vie gèle. Moi qui vole pendant un jour sans me fatiguer, je n'ose pas m'y aventurer, et pourtant des hommes intrépides viennent y chercher un passage pour aller en Amérique, ou y étudier les lois qui forcent l'aiguille aimantée des boussoles à se diriger toujours vers le nord. Beaucoup n'en sont pas revenus, leurs vaisseaux ont été écrasés entre les glaces, ou bien ils y sont morts de froid et de faim, perdus dans les ténèbres de la nuit de six mois. A ta droite, ces plateaux marécageux forment la Laponie, extrémité occidentale de l'Europe, et derrière toi cette région montagneuse, c'est la presqu'île scandinave, dont la moitié orientale forme la Suède, et dont la partie occidentale forme la Norvège, où nous sommes maintenant. »

Marie se sentit bien petite devant cette immensité ; elle baissa la tête, croisa les mains, et dit du fond de son cœur :

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite, vous êtes trop grand pour vous tromper jamais. »

Pendant que Marie priait, l'Eider s'était éloigné à tire-d'ailes, mais il revint au bout de quelques minutes, précédant un traineau attelé d'un renne.

Les rennes sont de la race des cerfs. Ils sont un peu plus gros et plus trapus que les cerfs de nos forêts, et leurs bois, au lieu d'être ronds, sont plats à leur extrémité. Ils sont généralement roux, parfois blancs.

Le renne, après avoir présenté ses hommages à mademoiselle Marie, lui dit en mâchonnant, car les rennes sont des ruminants comme les chèvres :

« Puisque tu as envie de visiter la Laponie, per-



mets-moi de te servir de guide. Remercie tes cygnes qui, d'ailleurs, sont las, et monte dans ce traîneau; je connais bien le pays, et je te mènerai jusqu'au cap Nord.

— Tu es trop aimable, répondit Marie; mais pour se promener en voiture, il faut des routes ou au moins un terrain uni... et je ne vois rien de tout cela. »

Le plateau qui s'étendait devant elle, jusqu'à se confondre avec l'horizon, était, en effet, nu, raboteux, coupé d'étangs marécageux et semé de grosses pierres.

« Oh ! dit le renne, je veux te montrer mon pays dans son beau moment, en hiver. »

Et aussitôt le plateau disparut sous une couche de neige.

Il ne faut pas oublier que mademoiselle Marie rêvait, et qu'en rêve on passe brusquement de l'été à l'hiver et du printemps à l'automne.

Donc, en un instant, le plateau fut couvert de neige, et le ciel, de bleu qu'il était, devint d'un blanc laiteux.

Les traîneaux sont des voitures qui, au lieu d'être supportées par des roues, sont montées sur des patins, larges pièces de bois cintrées qui glissent sur la neige sans s'y enfoncer. Aussi, dans les pays du nord, on voyage surtout pendant l'hiver, parce qu'alors on peut se rendre directement d'un point à un autre, la neige aplanissant tous les obstacles.

Marie, en regardant le traîneau, devina ce que je viens de vous dire, et après avoir remercié les cygnes, elle y monta sans se faire prier. Aussitôt le char redevint une coquille d'œuf, et les cygnes se laissèrent tomber comme des balles du sommet de la montagne dans la mer. L'Eider se coucha sur les pieds de Marie, et le renne, appuyant son bois sur ses épaules, partit au galop.

Il allait si vite que ses pieds enfonçaient à peine dans la neige, et le traîneau ne laissait derrière lui qu'un vague sillon aussitôt comblé par la bise. Des rochers noirs aux silhouettes dures, semés çà et là, mouchetaient, comme un manteau d'hermine, les plaines sans fin, et le ciel bas semblait une coupole de plomb qui courait avec le traîneau. Le silence était absolu, et le soleil sans rayons avait l'air d'un disque rougi. Comme il n'y avait qu'un ensemble à regarder et point de détails à étudier particulièrement, le renne marchait droit devant lui sans jamais ralentir sa course, et Marie commençait à trouver ce voyage un peu monotone, lorsque l'Eider lui dit :

« Si nous causions pour passer le temps ?... Les rennes ont de bonnes jambes, mais ils ne vont pas aussi vite que les cygnes, et le campement lapon où nous devons déjeuner est encore loin. »

Mademoiselle Marie accepta avec joie cette proposition, et pendant le reste de la course la conversation ne languit pas. L'Eider lui expliqua pourquoi les nuages, qui ne sont autre chose que de la vapeur d'eau comme celle qui s'échappe d'une cafetière bouillante, peuvent se maintenir en l'air un certain temps, puis retomber sous forme de neige, de grêle ou de pluie, selon qu'il fait plus ou moins froid. Il lui fit admirer les flocons de neige formés de fines aiguilles de glace collées les unes aux autres, et qui ressemblent tantôt à des barbes de

plumes d'autruche, tantôt à des croix fleuronées. Il lui énuméra ensuite tous les dangers que court un voyageur inexpérimenté au milieu des solitudes neigeuses.

« Souvent, lui disait-il, un vent violent se lève, la neige se met à tourbillonner; le jour s'obscurcit, le froid devient plus vif encore, et le voyageur engourdi se laisse tomber de son traîneau. Rien alors ne peut plus le sauver, il s'endort et il meurt. En France, continua-t-il, il ne neige pas autant qu'ici, et pourtant je sais que, chaque hiver, il y a des gens qui meurent dans la neige. Si jamais on apporte chez toi un malheureux engourdi par le froid, ne le mets pas devant le feu, mais couche-le sur un lit dans une chambre chauffée, et frotte-le avec de la neige jusqu'à ce qu'il se ranime, puis tu lui donneras du thé dans lequel tu auras mis du rhum. Vos nez et vos oreilles gèlent très-facilement dans nos pays, aussi on m'a conté qu'à Stockholm, lorsqu'un passant aperçoit un nez ou des oreilles violacées, il prend une poignée de neige, et sans rien dire en frotte vivement les parties malades; la circulation du sang se rétablit et tout danger cesse pour le frotté, qui continue son chemin après avoir remercié son obligé concitoyen.

Marie riait encore de cette singulière façon de se saluer, lorsque de petites élévations se dessinèrent sur la neige en avant du traîneau... C'étaient les tentes des Lapons. Le renne s'arrêta devant la plus grande. Un vieillard en sortit et dit à Marie dans une langue gutturale et douce qu'elle comprit comme elle avait compris le langage de l'Eider, du phoque et du renne :

« Étrangère, sois la bienvenue chez nous ! »

Marie sauta à bas du traîneau, et l'Eider, de crainte des chiens, se posa sur le sommet de la tente.

Cette tente était faite de perches de quinze ou vingt pieds de haut, dont les pointes se touchaient et dont les extrémités traçaient sur le sol un cercle de dix ou douze pieds de rayon. Sur ces perches était tendue une épaisse étoffe de laine fixée au sol par des piquets. Lorsque Marie entra, elle fut presque suffoquée par la fumée, le feu étant simplement allumé sur une pierre plate au-dessous d'un trou ménagé dans la couverture.

« Couche-toi là, lui dit le vieillard en lui montrant une peau de lynx étendue près du feu, la fumée ne t'incommodera plus. »

Marie suivit le conseil du vieillard, et au bout d'un instant elle put distinguer deux femmes et un petit enfant accroupis devant le feu. Les habitants de la tente avaient la peau jaune, la tête aplatie, la bouche large, les yeux noirs et relevés vers les tempes, les cheveux plats et d'un noir de suie. Ils étaient petits et trapus.

« Où ai-je donc vu des physionomies comme celles-là ? se demanda tout haut Marie.

— Sur les tas-es à café de ta maman ! » lui cria l'Eider par le trou de la serrure.

C'était vrai; les tasses à café de la maman de mademoiselle Marie sont en porcelaine de Chine, et les Lapons sont de race mongole, c'est-à-dire chinoise.

« Si tu as faim, partage notre repas, dit le vieil-



lard en décrochant une marmite qui bouillonnait sur le feu au bout d'une chaîne. »

La promenade ouvre l'appétit, et Marie accepta avec le plus grand plaisir une jatte de lait puisée dans la marmite et une galette en farine d'avoine cuite entre deux pierres. C'était là tout le dîner des Lapons.

Les hôtes de Marie ne ressemblaient nullement, comme nous venons de le voir, aux époux norwégiens, ils n'étaient pas non plus vêtus comme les pêcheurs de la côte. Le vieillard, l'enfant et la plus âgée des deux femmes avaient un pantalon et une sorte de caban en peau de renne qui leur donnaient quelque peu des silhouettes d'ours. La jeune fille, au contraire, portait un riche costume sous lequel elle était ravissante, malgré ses cheveux ternes et ses yeux obliques. Sa robe en laine bleue brodée de rouge, serrée à la taille par une ceinture bariolée, lui cachait à peine le genou, et un pantalon blanc et bouffant descendait jusqu'à ses brodequins, lacés avec des cordons de diverses couleurs. Un petit sac en plumes pendait à sa ceinture, un collier de grosses perles d'or entourait son cou, et ses cheveux, tressés avec des rubans rouges, tombaient sur ses épaules en deux longues nattes.

Cette toilette vous semble un peu luxueuse pour l'habitante d'une hutte enfumée, mais celle qui la portait n'était qu'en visite — comme vous le verrez — chez le vieux Lapon.

Marie eut bientôt fait connaissance avec toute la famille. La femme lui montra ses grandes jattes à conserver le lait, ses manteaux de fourrure, ses délicates broderies en plumes de mouettes et de canards sauvages, ses bijoux en cristal de roche et ses miroirs encadrés dans des os sculptés à jour.

Le vieillard lui raconta ses longues courses du printemps et de l'automne, ses chasses à l'ours et au loup, ses pêches dans les baies de la côte pendant les belles nuits d'été, puis il lui parla de ses rennes.

« Ce sont d'admirables bêtes, disait-il ; sans eux les Lapons ne vivraient pas. Attelés à un traîneau, ils tirent de lourds fardeaux ; avec un petit coussin en guise de selle, ils font d'excellentes montures ; leur lait est gras, leur chair est savoureuse, leur peau tannée devient un cuir aussi souple que résistant ; avec leur bois on fait des outils et des armes ; avec leurs tendons du fil, avec leurs os des piquets de tente. L'été, ils se contentent de l'herbe rare des steppes, et l'hiver ils savent, pour se nourrir, trouver le lichen sous deux pieds de neige. Avec nos rennes, nous n'avons besoin de personne, et nous n'échangerions pas nos tentes contre vos palais. »

— Oui, répliqua Marie, vos rennes sont de bonnes bêtes, mais votre pays est bien triste et bien laid.

— Notre pays n'est ni triste ni laid ! s'écria la jeune fille, ne le calomnie pas. Qu'y a-t-il de plus gai que nos fêtes pendant les foires de l'été, lorsque les rennes arrivent en longues files, lorsque les jeunes gens font sauter leurs bonnets garnis de plumes d'aigles, lorsque les marchands de Christiania et de Stockholm étalent au soleil leurs bijoux étincelants. Quel est le pays plus beau que nos plaines, lorsqu'elles se couvrent d'étoiles d'or et que le lichen miroite comme un tapis d'argent ?

— Mais l'hiver ?

— L'hiver, nous contons, autour du feu, des exploits de nos pères qui ont été des guerriers aussi braves que les ancêtres ; nous chantons ce que disent les flots aux rivages, les étoiles à la neige, et nous remercions l'Eternel de ce qu'il nous a fait naître dans un pays où l'homme ne verse jamais le sang de son semblable, où les portes n'ont pas de serrures, où les pauvres ne meurent jamais ni de froid ni de faim.

A mesure que la jeune fille parlait, sa voix devenait plus vibrante et plus douce, et quelque chose comme une auréole s'allumait autour de son front.

« Qui es-tu ? dit Marie en voyant le vieillard, la femme et l'enfant tomber à genoux. »

— Je suis l'âme de la race laponne, je suis l'ange qui veille sur les gardeurs de rennes. »

Marie s'était agenouillée aussi. L'ange la releva en l'embrassant.

« Je t'attendais, ma petite sœur, lui dit-il, c'est moi qui t'ai envoyé l'Eider et le renne pour te conduire jusqu'ici ; j'ai bien des choses à te montrer encore, partons... »

Et il entraîna Marie hors de la tente.

Elle remonta dans le traîneau. Un long voile de neige irisée comme une gaze légère drapa l'ange aux cheveux noirs qui s'éleva doucement ; l'Eider ouvrit ses ailes, et le renne partit au galop, l'ange planant à la droite de Marie.

« Ne crains rien, lui dit-il, parle-moi comme tu parlais à l'Eider. »

Marie leva sur lui ses beaux yeux limpides, mais elle n'osa parler.

Le traîneau avait traversé la plaine et pénétrait dans une vallée profonde aux flancs couverts de bouleaux. L'ange fit un signe du côté des bois, et il en sortit une bande de loups aux yeux sanglants, aux lèvres baveuses. Marie poussa un cri ; mais les loups, comme des chiens familiers, se mirent à bondir autour du traîneau et à sauter en jouant aux naseaux fumeux du renne.

« Pourquoi, demanda Marie lorsqu'elle fut un peu rassurée, toi qui aimes tant ton pays, n'as-tu pas tué ces loups féroces qui ne servent à rien ? »

— Enfant, tous les êtres créés servent à quelque chose ; quand ils ne servent plus à rien, ils disparaissent comme tant de races dont on trouve les ossements empâtés dans la pierre ou enfouis au fond des cavernes. Ils disparaîtront un jour, mes loups, lorsque les solitudes seront assez peuplées pour que les hommes puissent s'acquitter de leur tâche. S'il n'y avait pas eu de loups en Laponie, lorsqu'il n'y avait que des rennes et point d'hommes, les rennes se seraient tellement multipliés, qu'ils n'auraient bientôt plus trouvé assez d'herbes pour se nourrir, et ils seraient morts de faim. Les loups, d'ailleurs, ont encore une autre mission : comme ces corbeaux qui volent au-dessus de nos têtes, ils sont chargés de faire disparaître les cadavres qui sans eux empoisonneraient l'air. La terre a été faite pour l'homme, mais pour qu'il y règne en maître, il lui faut, avant d'en chasser les animaux qui la lui disputent, qu'il soit sûr de pouvoir se charger de leur mission. Les hommes ont raison de tuer les loups qui mangent leur bétail, mais à condition qu'ils mangeront ce qu'auraient mangé



les loups, et qu'ils enseveliront les cadavres qu'ils auraient dévorés. Avant de tuer un animal que l'on croit inutile ou dangereux, il faut être sûr que l'on ne se trompe pas!

La vallée s'élargissait, et une plaine, plus vaste encore que celle que Marie avait traversée déjà, se déroula devant elle. Le renne marchait toujours plus vite, les bandes des corbeaux et des loups augmentaient toujours, et des mouettes aux ailes noires commençaient à saluer l'ange de leurs cris aigus, et à tourbillonner au-dessous des corbeaux; le jour s'obscurcissait. Tout à coup des montagnes de glace percèrent la brume, le traîneau s'arrêta et la nuit se fit.

« Notre voyage est terminé et nous sommes au cap Nord, dit l'ange à Marie. Il faut que je te quitte. »

Au même instant un ours blanc énorme sortit d'une crevasse de glace et s'avança en balançant la tête; ses sourds grognements faisaient trembler les loups, et Marie se cramponna à la main que l'ange lui avait tendue.

La peur l'empêchait de parler.

« Ours, dit l'ange, que la bénédiction de Dieu

soit sur toi, laisse en paix ces loups, laisse en paix ce renne, laisse en paix cette enfant. »

L'ours ne gronda plus et vint appuyer sa tête sur les genoux de Marie, les loups se couchèrent le museau allongé entre leurs pattes, le renne se lécha les flancs, l'Eider se posa sur l'avant du traîneau et l'ange monta dans le ciel.

A mesure qu'il s'élevait, les plis de son voile s'allongeaient et devenaient lumineux. Bientôt ils formèrent comme une immense coupole au-dessus de la plaine et de la mer; des rayons, tantôt rouges tantôt verts que les aiguilles de glace émiettaient, se mirent à jaillir de cette voûte embrasée qui montrait toujours en s'élargissant. Puis des draperies de flamme s'accrochèrent aux parois de la voûte, les rayons jaillirent plus brillants et plus pressés, et l'ange disparu cria :

« Marie, en t'éveillant, remercie le Seigneur qui donne aux longues nuits du pôle les aurores boréales aussi brillantes que le soleil... »

Marie aurait voulu jouir plus longtemps de cet admirable spectacle, mais Fanfreluche venait, en sautant de son lit, de lui froter le nez avec sa queue et elle s'éveilla.

LOUIS DE LYVON.

## BIBLIOGRAPHIE.

### CLÉMENCE DE LISVILLE

PAR M<sup>me</sup> L. DE MONTANCLOS (1).



L'histoire de Clémence de Lisville est celle d'une bonne, pieuse et intelligente jeune fille qui se dévoue, le sourire aux lèvres. Mademoiselle de Lisville a reçu une bonne éducation, quoiqu'elle n'ait pas eu l'estimable bonheur d'être élevée par une tendre mère. Comme pour la dédommager de lui avoir enlevé le plus précieux des biens, Dieu lui a donné un sens droit, de nobles instincts et un cœur compatissant. Elle n'a personne pour la diriger, mais elle saura se conduire, car elle s'appuie en entrant dans la vie sur le plus ferme des soutiens : la religion!

Ce qu'a vu du premier coup d'œil notre jeune héroïne, c'est ce qu'elle avait de meilleur à faire ici-bas. Elle ne s'est pas éloignée de parti pris du

monde et de ses plaisirs : elle a vu la société, elle a participé un instant à ces joies qui semblent d'abord si enivrantes, elle a même connu pendant quelques heures les émotions du succès; mais elle ne s'est pas laissé éblouir. Pour continuer à vivre de cette vie, il fallait s'exposer à l'envie, dissiper follement sa fortune, oublier ou tout au moins négliger les véritables intérêts de ce monde, le perfectionnement de soi-même et le soulagement des autres; et mademoiselle de Lisville est trop sage, trop charitable pour payer aussi cher de futiles plaisirs. Le vrai bonheur, elle l'a compris, n'est pas dans ce luxe, dans cet étourdissement, dans ces mesquines préoccupations; il est dans le bien qu'on peut faire; et dans ce vaste champ de la bienfaisance, on peut beaucoup, quand on regarde attentivement autour de soi. Partie de là, elle a réglé sa vie et réglé son budget : elle sera modeste pour elle, avara s'il le faut, afin de pouvoir au besoin être prodigue pour les autres; elle sera l'institutrice d'une petite nièce trop oubliée par une mère mondaine; elle choisira pour amie une jeune femme toute à son mari et toute à ses enfants; elle prendra des conseils et des exemples auprès de ses tantes vénérées, et tout le bien qu'elle pourra faire, elle le fera, vous aurez

(1) Mame, éditeur.



plaisir à le voir, avec autant de délicatesse que de bonté. Comment n'être pas heureuse avec un tel programme ! Clémence pourtant n'est pas heureuse. Elle n'est point à plaindre, car elle possède le seul réel bonheur, le contentement de soi-même ; mais elle souffre par les autres, par la personne qui lui est le plus chère, par sa propre sœur. Lucy n'a pas été nourrie des mêmes principes que Clémence, elle est l'élève d'une grand-mère coquette qui est morte dans l'impénitence finale, et elle est destinée à succomber, à son tour, victime de son amour du luxe et du monde. La tendre affection d'un mari, les sages conseils d'une sœur, les petits bras caressants d'une fille n'ont pas retenu cette jeune femme sur une pente fatale : elle a dépensé, dépensé toujours pour briller, pour subir en esclave les lois d'un monde dont la devise est : *paraître* ! et elle a consommé ainsi étourdiment son malheur, sans comprendre qu'elle avait auprès d'elle tous les éléments d'une existence aussi douce que bien remplie. Heureusement, Clémence est là. C'est la jeunesse faite providence, c'est le cœur qui bat pour la joie d'autrui, c'est le dévouement qui se cache sous la simplicité et la bonne grâce. Elle ne se mariera pas, elle ne se mêlera point à la foule, elle fera sans efforts le renoncement d'elle-même, et elle sera la mère adoptive de la petite Marie : *tantin* deviendra *petite maman*, et la pauvre enfant ne s'en plaindra pas.

Avec tout ce cœur, Clémence a aussi de l'esprit. Si vous voulez juger de son aimable bon sens, demandez-lui ce qu'elle pense de la fortune, de l'usage qu'on en doit faire ; voici ce qu'elle vous répondra :

« J'ai appris, et je crois fermement que Dieu n'a fait les riches et les pauvres que pour exercer les vertus des uns et des autres, et les unir étroitement par les doux liens de la charité. Ce lien méconnu et brisé, il n'y a que misères des deux côtés ; c'est une famille dont les membres sont désunis. » Ailleurs, un mari s'est présenté ; il est jeune, riche, mais d'un esprit faible et sans instruction. « J'ai refusé, dit-elle, et je suis charmée d'avoir dit non. Il aurait fallu que je fusse la maîtresse : c'est bien la peine d'épouser un sot, pour changer les rôles que Dieu a donnés au mari et à la femme, et avoir deux personnes à gouverner au lieu d'une ! Il faut que chacun reste à sa place ; c'est seulement ainsi que les choses vont bien. »

Tout cela est raconté dans un journal de Clémence, qui dit là sincèrement toute sa pensée, car elle n'écrit que pour elle et pour Dieu.

L'auteur de *Clémence de Lisville* connaît le monde et le cœur humain. Tout dans son livre est bien pensé, bien observé et bien dit. S'il est vrai qu'on se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien, il ne faut pas trop regretter les conséquences extrêmes de la conduite de Lucy ; mais ce qu'on aime surtout dans ce livre, c'est le caractère de Clémence, c'est ce cœur ouvert aux nobles sentiments, cette âme généreuse qui se montre sérieuse et grande sans cesser d'être jeune, et qui fait le bien de la bonne manière : sans affectation, avec un tact exquis, en souriant. Merci donc à madame de Montanclos ; son livre est avant tout un trop charmant exemple pour qu'on ne lui pardonne pas d'être en même temps une sévère leçon.

## SOUVENIRS DE MINETTE



Je suis née dans un grenier, sur de la paille ! Bien des gens, qui valent mieux que moi, meurent ainsi, exposés au froid glacial ou à la chaleur ardente, n'ayant ni chaudes couvertures, ni moelleux édredons, reposant leurs membres affaiblis sur une dure literie !

Si l'aurore de mes jours n'a pas été brillante et radieuse, le sort m'a, depuis, amplement dédommagée de l'obscurité des premières heures de ma vie. Je ne me souviens du début de ma carrière que pour mieux jouir de ma destinée présente. En m'étendant sur des oreillers de satin, je revois en songe le gîte qui abrita mon enfance, et je me dis que chacun ici-bas doit avoir foi dans son étoile !

Je suis servie par plusieurs domestiques, attentifs à mes moindres désirs ; je ne mange que des friandises, je ne bois que du lait sucré, je loge dans un somptueux hôtel, et je ne marcherais que sur des tapis, s'il ne me prenait parfois fantaisie d'aller me promener sur les toits. J'ai fait fortune, et je suis restée vertueuse !

Mais, faut-il vous le dire ? je ne suis qu'une chatte !

Ma mère appartenait à madame la marquise de Saint-Agnan, ou pour parler plus exactement, elle appartenait à l'hôtel Saint-Agnan, car jamais la marquise ne s'était aperçue de sa présence. — Des toits, sur lesquels elle errait sans maîtres, elle s'était introduite dans la cuisine, et les domestiques l'avaient adoptée ; elle vivait de rats et de souris,



et de quelques débris qu'on lui jetait. Elle était blanche, et la femme de chambre, bel esprit de l'office, l'avait nommée miss White.

Ma mère avait pour ennemi intime un chien, qui était le personnage le plus important de l'hôtel Saint-Agnan. La marquise, n'ayant pas d'héritier mâle, avait reporté toutes ses tendresses sur Black ! Elle l'aimait, comme elle n'avait jamais rien aimé en ce monde, si ce n'est elle-même ! Il était le pivot autour duquel toute la maison devait se mouvoir.

Black avait de longs poils, de la couleur indiquée par son nom. L'extrémité de ses pattes et sa poitrine étaient marquées de taches feu ; son front bombé s'avancait au-dessus de ses yeux ronds. Il laissait traîner ses oreilles à terre, comme une élégante laisse traîner la queue de sa robe. Il était beau, mais ce genre de beauté n'est pas celui qui me plaît. J'ai toujours préféré aux king's-charies, à la race desquels appartenait master Black, la levrette élancée et le bichon au poil argenté ! Black, ses ancêtres et ses semblables, n'ont d'autre mérite que de venir d'outre-Manche. J'ai remarqué que les Français et surtout les Françaises, aiment les produits exotiques.

Black détestait ma mère et le lui prouvait chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Elle le redoutait et fuyait à toutes jambes ou à toutes pattes, aussitôt qu'elle l'apercevait !

La marquise était une vieille femme sèche de cœur et d'aspect. Sa peau était brune, épaisse et ridée comme un morceau d'amadou ; son esprit, aussi cassant qu'une baguette de bois sec, et son humeur aussi inflammable qu'une allumette chimique. Sa voix avait le son aigre et strident d'une crécelle.

L'omnipotence lui était plus nécessaire que l'air qu'elle respirait ! En face d'elle, il fallait plier ou se briser. Depuis quarante ans, elle conduisait sa fille unique avec une main de fer ! Mademoiselle Félicie de Saint-Agnan était un ange, auquel le bon Dieu avait oublié de donner des ailes. C'est pourquoi elle est restée sur terre pour le bonheur de tous en général, et pour le mien en particulier.

Les jeunes filles qui l'ont *Mes Souvenirs*, commenceront par sourire, en évoquant l'image d'un ange de quarante ans ! Quand on est jeune, on n'admire que la jeunesse. On voit les anges blonds et roses, et tout ce qui est effleuré par le temps paraît un objet de rebut.

J'en reviens à mademoiselle de Saint-Agnan : sa jeunesse s'était envolée, mais sa beauté était restée inscrite, en caractères ineffaçables, sur sa douce figure. Son teint avait la transparence d'une opale, et l'expression sereine de ses grands yeux reflétait son âme tout entière. Des bandeaux, soigneusement lissés, encadraient son visage. De belles dents, un peu allongées, pouvaient encore être enviées par beaucoup de femmes plus jeunes qu'elle. Elle ne les montrait que quand elle souriait. En dépit de ses quarante ans, elle avait l'air timide ; il y avait de l'hésitation dans sa démarche et dans ses mouvements, cela provenait de la crainte que lui inspirait sa mère, qui la grondait encore, comme on gronde une enfant de douze ans.

Félicie n'avait pas toujours vécu au milieu du

luxe qui entourait l'automne de son existence. Son père était mort à demi ruiné, ne laissant à sa veuve et à sa fille qu'une très-petite fortune. Puis, un jour vint où mademoiselle de Saint-Agnan hérita, comme par enchantement, d'une succession sur laquelle elle n'avait jamais compté.

La marquise s'empara de l'héritage qui appartenait à Félicie, à laquelle elle fit une pension de douze cents francs, pour son entretien et ses menus plaisirs.

Félicie avait trente-cinq ans accomplis, elle se laissa traiter en fille mineure et ne réclama rien.

De nombreux prétendants se mirent sur les rangs pour aspirer à la main de mademoiselle de Saint-Agnan.

« Quand j'étais jeune, répondait-elle, personne ne pensait à moi, j'étais pauvre ! A présent je suis une vieille fille, et on me recherche, comme une pierre précieuse, mais je ne me marierai certes pas. Je serais folle de partager ma fortune avec un de ceux qui me dédaignaient jadis ! Je vengerai les filles sans dot ! »

Et malgré son angélique bonté, elle avait des mots d'une malice aiguë, pour repousser les hommages dont elle était tardivement l'objet.

Je naquis donc sous le toit de l'hôtel qui appartenait à Félicie, et dans lequel la douairière de Saint-Agnan régnait despotiquement. Le lendemain de ma naissance, un domestique qui passait dans le grenier, découvrit le pauvre nid de ma mère, et s'empara de mes frères et de mes sœurs pour les noyer. J'étais si petite, que je disparus sous la paille, et je fus sauvée !

Ma mère, qui était une chatte intelligente, pensa que si je restais là, on me trouverait un jour ou l'autre, et me saisissant par la peau du cou, elle m'emporta dans une gouttière, où je passai la nuit. Elle chercha ensuite une retraite plus commode, et trouva sous le toit d'une orangerie une soupenette qui lui parut un lieu sûr ; elle m'y transporta. Notre nouvelle demeure était située au fond du jardin.

Je grandis là, ignorant les choses de ce monde, et ne comprenant pas encore à quels périls j'avais échappé.

Un jour, je m'étais avancée pour respirer l'air par une lucarne, je tombai dans une allée du jardin. A peine remise du premier étourdissement, causé par ma chute, j'ouvris les yeux, et je me trouvai en face d'un ennemi terrible, de Black, le seigneur de ces lieux ! Il était en arrêt sur moi ! son regard était fixe, et ses pattes en avant ! Un frisson mortel parcourut mes veines ! J'eus à la fois révélation de ce qu'étaient le danger et l'existence ! Je jetai un cri plaintif ; Black fit un pas en avant et retomba en arrêt. Il était si près de moi, que son souffle agitait mes poils.

« Ici, Black ! ici ! » dit une douce voix qui me parut être une harmonie céleste.

Ma bienfaitrice, ma maîtresse, mon amie, était là ! Je ne l'avais jamais vue, et je l'aimai dès le premier instant. Elle s'approcha de moi, cherchant à distinguer ce que j'étais ; j'avais reculé jusqu'à la plate-bande, et je m'étais blottie contre une touffe de violettes.

« Un petit chat ! s'écria-t-elle, d'où peut-il venir ? »



Je marchais à peine, et en ce moment la terreur avait paralysé mes pattes.

Elle me prit, et me réchauffa dans ses mains.

« Que tenez-vous donc là, Félicie ? demanda la marquise qui était assise à quelque distance.

— Un petit chat, ma mère. »

Elle m'apporta près de la vieille dame.

« Dieu ! qu'il est laid !

— Oh ! non, il n'est pas laid, et quand il sera un peu plus grand, il sera bien mignon.

— J'espère que vous allez faire jeter au plus vite cette horrible bête dans la rivière !

— Permettez-moi de le garder, ma mère, il m'amusera, j'ai toujours eu envie d'avoir un chat !

— Voilà bien une fantaisie de vieille fille !

— Mais c'est tout naturel, reprit en riant Félicie, que j'aie les fantaisies d'une vieille fille, je n'ai plus le droit d'en avoir d'autres.

— Je déteste les chats.

— Celui-ci n'entrera pas chez vous ; vous ne le verrez jamais, je vous le promets, ma mère. »

La douairière ne dit ni oui, ni non. Félicie prit son silence pour un consentement tacite et m'emporta à la maison. Elle monta dans sa chambre, chercha un panier, y plaça un coussin, et me dit :

« Tiens, voilà ton lit ! si tu es un chat, je te nommerai Minet ; si tu es une chatte, tu seras Minette. »

J'étais une chatte, et je fus Minette.

Ma maîtresse m'apporta du lait, et depuis, ce fut toujours elle qui s'occupa de mes repas avec une sollicitude maternelle. Je pris chaque soir l'habitude de quitter mon panier, à l'heure où elle venait se coucher, et je passais la nuit à ses pieds.

Elle avait une égalité d'humeur qui ne se démentait jamais ; autour d'elle, tout était frais et bien rangé. Son appartement ressemblait à une bonbonnière ; elle y recevait ses amies intimes, deux vieilles filles, aimables comme elle.

Elles formaient une *terce majeure*, au milieu de laquelle je m'établissais avec délices ! J'étais caressée, et je sautais des genoux de l'une pour m'installer sur le manchon de l'autre. Jamais je n'étais repoussée, il y avait toujours place pour Minette !

Les amies de ma maîtresse étaient toutes deux charmantes, chacune dans un genre différent. La plus âgée, Irlandaise d'origine, avait conservé un charme irrésistible qui la faisait encore briller entre les plus belles et les plus jeunes femmes. Son esprit était étincelant, et jamais elle ne l'exerçait aux dépens de son prochain ; sa conversation était amusante, et miss Marianne — c'était son nom — trouvait en elle-même toutes ses ressources, sans braconner sur les terres des autres, comme font tant de femmes, qui ne sont que de gentils rediseurs des histoires et bons mots enregistrés dans leur mémoire. Bonne musicienne et très-instruite, son esprit et ses talents étaient toujours au service de ses amis, sans qu'il s'y mêlât le moindre sentiment d'orgueil. Dans la ville qu'elle habitait, les maîtres de maison disaient, quand ils avaient une réunion : Nous aurons miss Marianne ! comme on ajoute sur une carte d'invitation : on dansera ! Marianne était le complément nécessaire à tous les plaisirs.

Mademoiselle Pauline de Blicourt, troisième perle du trio, était une sainte tombée du ciel sur la terre.

Elle ne s'était pas mariée pour rester avec son vieux père ; après l'avoir perdu, elle s'était consacrée aux enfants de sa sœur, les soignant comme une seconde mère ! Plus tard, elle avait donné sa vie à Dieu et aux pauvres !

Miss Marianne lui disait un jour :

« A votre place, ma chère amie, j'aurais une voiture, cela vous serait bien commode pour aller à l'église.

— Oui, répondit-elle, mais ce seraient mes pauvres qui payeraient l'avoine et le cocher, et mes chevaux ne me conduiraient pas en paradis. »

Je grandissais entourée d'affection, et la prédiction de mademoiselle de Saint-Agnan se réalisait, je devenais une fort jolie chatte ! J'étais blanche, rouge et noire. Des taches, placées bizarrement sur mon museau, me donnaient beaucoup de physionomie ; j'avais le poil souple et brillant, de longues moustaches, des mouvements onduleux, et jamais personne n'avait senti le contact de mes griffes ! Ma maîtresse s'amusait souvent à me faire jouer avec une boule de papier, qu'elle attachait au bout d'une ficelle ; je jonglais avec cette boule, en me roulant sur les tapis.

« Qu'elle est jolie !

— Qu'elle est drôle !

— Qu'elle est gracieuse ! » s'écriaient les trois amies.

Et c'était de moi dont on parlait ainsi !

J'eus l'imprudence de sortir un jour des appartements de ma maîtresse, et je m'avançai vers des lieux inconnus. Je traversai de vastes pièces. Toutes les portes étaient ouvertes, et j'arrivai dans une chambre déserte. Je sautai sur le lit, et je me couchai comme j'avais l'habitude de le faire chez Félicie. Je n'avais pas sommeil, et au lieu de fermer les yeux, je me mis à examiner tout ce qui m'entourait ; j'aperçus sur une table deux petites boules blanches, semblables à celles avec lesquelles je jouais ordinairement. Je m'élançai sur la table, je les saisis, et je pris mes ébats tout à mon aise, les retournant dans mes pattes, les mordant et les déchirant. Elles étaient retenues ensemble par des espèces de mèches que j'effilais et que je dispersais.

Tout à coup j'entendis marcher dans la pièce voisine, et je prêtai l'oreille. Je reconnus la voix de la marquise, que je n'avais cependant pas entendue depuis le jour où Félicie m'avait recueillie dans le jardin.

Je compris instinctivement que j'avais commis une faute, en franchissant les limites de mes domaines, et je pensai que le meilleur moyen d'obtenir mon pardon, était de faire rire la douairière. Je me mis donc à sauter encore plus haut et à rouler avec plus d'acharnement que jamais, les boules de papier, réduites en lambeaux, qui restaient attachées par parcelles à l'écheveau emmêlé que je tortillais dans mes pattes.

Madame de Saint-Agnan s'arrêta à quelques pas de moi. Elle parut consternée d'abord, puis elle brandit en l'air un lourd parasol qui lui servait de canne, et le fit retomber sur ma tête en s'écriant :

« Affreuse bête ! Elle a déchiré mes papillotes ! »

Félicie, pâle et frémissante, se précipita vers moi et me prit dans ses bras.



La marquise me saisit par la peau du cou, et me rejeta à terre.

« Je la ferai tuer ! » dit-elle.

Félicie fondit en larmes.

Madame de Saint-Agnan se mit à rire, mais d'un rire sec et strident qui indiquait la colère.

« Vous êtes en vérité bien heureuse, reprit-elle, de n'avoir pas de plus grand chagrin que celui que vous causera la mort de votre chat.

— Oh ! ma mère ! s'écria ma pauvre maîtresse, je vous en conjure, ne faites pas tuer Minette, elle est ma compagne depuis une année, et je l'aime tant ! Pardonnez-lui ! pardonnez-moi !

— Emportez-la et allez ailleurs miauler avec elle, je vous prie ! Si dans une heure ce chat est encore à la maison, on lui tordra le cou. »

Félicie sortit avec moi, monta dans sa chambre, m'embrassa en pleurant et me dit :

« Je suis bien triste de me séparer de toi, ma pauvre Minette ! Si j'avais un mari, il me permettrait peut-être de te garder ! »

Félicie appuya sa tête dans ses mains, et pour la première fois elle se demanda si elle devait rester fille.

Elle sortit enfin de sa rêverie, et regarda la pendule, qui marquait les dernières minutes de ma vie ou de mon séjour à l'hôtel Saint-Agnan. Elle mit son chapeau, et me cachant sous son châle, elle sortit de cette maison qui lui appartenait, et dans laquelle elle n'avait pas même le droit de garder un chat !

Elle alla chez mademoiselle de Blicourt, et lui raconta ce qui s'était passé.

Pauline lui prit les mains et lui dit avec un accent de tristesse :

« Tu n'es pas heureuse, pauvre chère amie ! Je me demande parfois si pour toi il ne vaudrait pas mieux un bon mari que... »

Elle s'arrêta là, n'osant pas compléter sa pensée.

« Je me le demandais à moi-même tout à l'heure, répondit Félicie ; mais, vois-tu, ce serait ridicule de me marier à mon âge, et d'ailleurs, si j'étais encore malheureuse, je le serais, cette fois, par ma faute.

— Alors, si tu ne te maries pas, offre à Dieu toutes les petites misères de ta vie, tu n'en souffriras pas plus pour cela, au contraire, tu souffriras moins, et tu amasseras un capital dans le ciel. Que vas-tu faire de Minette ?

— Je te l'apportais, la veux-tu ? »

Pauline fit une petite moue.

« J'aimais bien à caresser ta chatte chez toi, dit-elle, mais ici, elle me distrairait un peu de mes occupations, offre-la à Marianne, et si Marianne ne se soucie pas de la garder, tu me la ramèneras ; elle sera la bienvenue. »

Félicie me prit de nouveau sous son bras, et me porta chez Marianne.

Après avoir écouté son récit, Marianne lui dit :

« Je ne t'engagerai pas, comme l'a fait Pauline, à te marier ; le remède serait pire que le mal. A nos âges, il ne faut pas changer de route. Le printemps est passé, et l'été aussi, regardons nos miroirs, ma pauvre chérie, et soyons philosophes ! A ta place, je resterais fille, mais j'irais trouver ma mère, et je lui dirais bien respectueusement : J'ai

quarante ans sonnés, et je pourrais être maîtresse de cette fortune, dont je suis heureuse de vous laisser la jouissance, mais à votre tour, laissez-moi un peu de liberté, et permettez que je vive tranquillement dans un petit coin avec Minette. »

Félicie ne répondit rien d'abord, et puis elle dit :

« Non, je ne ferai pas cela, je n'oserais jamais, et d'ailleurs, je crois que c'est mieux de ne pas le faire.

— Tu es un ange ! s'écria Marianne qui l'embrassa en pleurant ; mais que vas-tu faire de Minette ?

— Je te l'apporte, veux-tu la garder ?

— Qu'en ferai-je, ma chère amie ? J'aurai une peur affreuse qu'il lui arrive quelque accident ? Je serai son esclave, et on m'accuse déjà d'être l'esclave du monde ! Demande à Pauline si elle veut la prendre.

— Je l'avais conduite chez elle d'abord, dit en souriant tristement Félicie, et Pauline m'a répondu d'aller chez toi et de te l'offrir.

— En ce cas, je la garde, reprit vivement Marianne, et j'en aurai soin jusqu'au jour où tu voudras la reprendre. »

Félicie la remercia de tout son cœur, m'embrassa dix fois au moins, et s'éloigna.

Marianne me porta sur son lit, et me dit :

« Je suis ta maîtresse ! »

Elle était bonne, mais je ne me trouvais pas aussi bien chez elle que chez Félicie. Elle sortait tous les soirs, et je restais seule ; elle se promenait beaucoup, et pensait rarement à moi. Sa femme de chambre me soignait, mais quelle différence avec les tendres soins auxquels j'avais été accoutumée ! Chaque fois que mon ancienne maîtresse venait me voir, ses caresses me faisaient encore plus regretter l'heureux temps où je lui appartenais.

Un jour, je l'entendis raconter à Marianne que la marquise était fort souffrante, par suite d'une vive contrariété qu'elle avait éprouvée.

« On a cassé, dit Félicie, une tasse en porcelaine de Sèvres, et ma mère tient excessivement à tous les petits objets qui ornent ses étagères. »

Mon cœur avait besoin de vengeance.

O vous qui me lisez, ne suivez pas mon exemple, ne vous vengez jamais ; si c'est permis à une chatte, c'est défendu à une chrétienne.

Je me rappelai que la chambre dans laquelle j'avais commis mon fatal méfait, était remplie de choses précieuses, de biscuits, de cristaux, de ces mille riens qui coûtent si cher, et se cassent si facilement. Je résolus de m'introduire à l'hôtel Saint-Agnan, et de briser tout ce qui me tomberait sous la patte.

J'avais des raisons majeures pour désirer n'être pas reconnue, et je pris le parti de me déguiser. Je me roulai dans une bassine qui avait servi à faire des confitures, et qu'on avait négligé de nettoyer ; je me plongeai ensuite dans un grand panier qui contenait les plumes que la cuisinière enlevait à toutes ses victimes. La glue sucrée, qui s'était attachée à mes poils, s'attachait aux plumes, et je sortis du panier dans un état tel, que pas un chat ne m'eût reconnue pour une chatte !

Ma forme même avait disparu. J'étais une chose ronde et allongée, comme un traversin dépouillé



de son enveloppe, et suivi d'un énorme plumeau qui tantôt balayait le sol, et tantôt se relevait en serpentant dans l'air.

J'étais un monstre fantastique !

Je me cachai dans le grenier, et j'attendis que la nuit fût venue pour exécuter mes sombres desseins.

Quand les ombres du soir commencèrent à envelopper la terre et les toits, je sortis par une lucarne, et de gouttière en gouttière, j'arrivai à l'hôtel Saint-Agnan. La fenêtre du cabinet de la marquise était ouverte ; le sort protégeait mon entreprise ! Je m'accrochai à la persienne et je m'introduisis dans le cabinet. J'entendis la terrible voix de la redoutable marquise ! mon sang se figea dans mes veines, mes poils se hérissèrent, et mes plumes furent obligées d'en faire autant !

Je me blottis derrière un rideau, et j'écoutai ce qui se disait dans la chambre voisine. La douairière était en tête-à-tête avec le vénérable curé de Saint-Gervais, et se plaignait amèrement des habitants de la ville, de ses domestiques, de sa fille, du genre humain tout entier !

« Que voulez-vous, madame, lui répondait le curé, nous ne saurions refaire le monde. Les hommes ont leurs défauts, et les femmes aussi ! Vous avez d'estimables amis, c'est déjà beaucoup ; vos domestiques sont d'honnêtes gens, et votre fille une perle de bonté, résignez-vous donc à supporter les contrariétés que Dieu a attachées à notre existence, et qui doivent nous aider à conquérir notre place dans le ciel.

— Laissez-moi tranquille avec votre ciel, mon cher abbé ; on ne va au ciel qu'après la mort, et je n'aime pas à entendre parler de cette vilaine femme qui tient le sablier.

— Il faudra pourtant bien la regarder en face, jour ou l'autre, madame la marquise. Nous devons tous mourir, et je n'ai pas, comme le prédicateur qui prêchait devant un grand roi, la courtoisie d'ajouter : ou presque tous.

— Vous me parlerez de cela dans trente ans d'ici ! Savez-vous que je n'ai que soixante-dix ans, et mon coiffeur me disait encore ce matin, que dans la ville on ne m'en donne pas plus de cinquante.

— Grâce à ses poudres et à ses pommades, n'est-ce pas ?

— Ah ! vous êtes impertinent, monsieur l'abbé ! dit en riant à demi la marquise.

— Je suis franc, par état et par nature.

— Eh bien ! je serai franche aussi, et je vous avouerai une chose qui me tracasse fort ; je crois que je vois quelquefois le Diable pendant la nuit.

— Cela m'étonne que ce soit pendant la nuit ! Dans la journée cela me semblerait plus naturel, dit le curé en regardant avec malice une grande glace placée en face de la vieille dame.

— Oui, mon cher abbé, il me semble que le Diable se promène dans ma chambre.

— Quand vous êtes assise ?

— Quand je suis couchée !

— C'est encore plus fort !

— A quoi attribuez-vous ces rêves ? car ce ne sont que des rêves, monsieur le curé ?

— Bien sûrement, madame ! Puisque vous voulez connaître mon opinion, la voici : les amabilités

que vous faites au Diable vous font croire que vous avez, de sa part, droit à une visite de remerciements.

— Moi ! je fais des amabilités au Diable !

— Oui, vous, madame la marquise ! quand vous faites enrager tous ceux qui vous entourent, le Diable est content. Me comprenez-vous ? »

Madame de Saint-Agnan était furieuse, et moi j'étais radieuse, car ma vengeance allait s'étendre bien plus loin que je ne l'espérais d'abord.

Le curé jugea prudent de battre en retraite.

La marquise sonna sa femme de chambre qui vint fermer les fenêtres et préparer pour la nuit l'appartement de sa maîtresse, qui la gronda trois fois plus qu'à l'ordinaire.

Je me disais : Crie, menace, mais attends-moi tout à l'heure, je te ferai voir le Diable dont tu as tant de peur !

Je laissai à mon ennemie le temps de se coucher et de s'endormir, puis à minuit, heure consacrée aux crimes, je mélançai dans sa chambre. Je renversai, d'un coup de patte, une potiche d'un grand prix qui était sur la cheminée. Le bruit qu'elle fit en tombant réveilla la marquise. D'un seul bond je fus sur une étagère, jetant à terre tout ce qui se trouvait autour de moi.

La chambre était faiblement éclairée par une lampe d'albâtre. Madame de Saint-Agnan, terrifiée, entrevoyait à peine ma forme étrange, et les déastres qui avaient lieu sur mon passage, lui semblaient une œuvre diabolique. Elle poussa des cris lamentables, et cacha sa tête sous ses draps. Je sautai sur son lit, je me mis à trépigner sur sa tête, arrachant les garnitures de son bonnet, et faisant grincer sous mes griffes ses couvertures de soie.

Elle eut enfin le courage de se jeter sur le cordon de sa sonnette, qu'elle agita nerveusement.

Je disparus à l'instant, et je retournai dans ma cachette.

Félicie et les femmes de la marquise arrivèrent effrayées, et le furent bien davantage encore quand elles la virent en proie à un délire dont elles ignoraient la cause.

Le médecin et le curé furent appelés. Madame de Saint-Agnan avait une fièvre ardente et un transport au cerveau ; elle était à toute extrémité !

Une potion calmante lui rendit momentanément l'usage de ses sens. Elle dit alors :

« J'ai vu un monstre horrible ! Il était gros comme un éléphant et agita sa trompe autour de moi ! Ses yeux flamboyants lançaient des éclairs de rage. Il s'est anéanti au milieu d'un globe de feu, laissant derrière lui une odeur infernale ! »

Félicie voulut rassurer sa mère et essaya de lui persuader que ce qu'elle disait avoir vu, était un effet de son imagination. La marquise entra dans une grande colère.

« Paix soit en vous, ma chère dame ! lui dit le curé. Songez aux recommandations que je vous faisais hier. Chaque minute nous rapproche de l'éternité ! »

— Grand Dieu ! s'écria la mourante, je n'ai vu le Diable qu'un instant, et sa vue m'a tuée ! Que serait-ce donc s'il fallait le voir toujours ? Non, je ne veux pas mourir !



— Comptez sur la miséricorde divine ! Dieu est bon et tout-puissant ! »

En ce moment la marquise eut un spasme, et le médecin ordonna d'ouvrir une fenêtre.

« Ouvrez dans le cabinet, dit Félicie, ma mère aura de l'air sans être refroidie ! »

Je fus ainsi délivrée. Je n'étais pas sans inquiétude sur ce qui allait advenir de moi. Comme toujours, Félicie était mon étoile bienfaisante. Aussitôt que la fenêtre fut ouverte, je me sauvai.

Mais j'étais fort embarrassée pour rentrer chez Marianne. Evidemment personne ne m'eût reconnue, on m'eût chassée ou tuée.

Je sortis de la ville en longeant les toits. Je me dirigeai ensuite vers une rivière qui serpentait dans la campagne. Je me jetai dans l'endroit le plus profond. Je n'avais jamais appris à nager, je ne sais quel instinct me dit que je saurais me tirer d'affaire. Je pris un bain, qui me fit perdre une partie de mes plumes, et je parvins à me débarrasser de celles qui restaient, en passant ma langue sur ma fourrure.

Vers dix heures du matin, j'étais nettoyée et séchée, et je pus rentrer sans accident chez Marianne.

Je fus reçue aux acclamations de toute la maison ; les domestiques, par ordre de leur maîtresse, m'avaient cherchée partout !

Marianne était chez Félicie. La marquise de Saint-Agnan était morte !

J'eus un vague remords, mais ce sentiment, étranger à notre race féline, ne dura pas. Nous aimons notre prochain pour nous-mêmes, et beaucoup moins que nous. La marquise m'avait persécutée, je m'étais vengée, et je ne pensai bientôt plus à elle.

Félicie pleura sa mère comme elle eût pleuré une tendre mère, puis elle me reprit auprès d'elle et ma douce vie d'autrefois recommença. J'avais reconquis mon bonheur en creusant une tombe.

Si un sage proverbe nous enseigne qu'on a souvent besoin de plus petit que soi, ceci nous prouve qu'on doit aussi ménager les ennemis les moins redoutables en apparence. Une chatte peut tenir entre ses pattes la vie d'une marquise !

Une ou deux années se passèrent ; pour moi, les jours étaient tissés d'or et semés de roses ! Je n'avais rien à demander à la fortune !

Ma maîtresse n'était pas heureuse ! Elle s'ennuyait ! Elle ne savait que faire de sa liberté ! Elle n'aimait pas le monde, comme l'aimable Marianne, et n'avait pas le degré de perfection de la sainte Pauline, qui ne demandait rien à la terre. Elle errait, comme une âme en peine, dans son bel hôtel. Elle sortait à pied pour n'être pas seule dans sa voiture, et mangeait à peine les jours où ses deux amis ne venaient pas rompre la solitude de son dîner. Elle dépérissait !

Son médecin l'envoya à Plombières.

Ce fut un événement pour elle de traverser la France. Elle était semblable à une perdrix effarouchée et poursuivie, et pourtant personne ne s'occupait d'elle !

Elle partit avec une femme de chambre, un vieux domestique et moi. Ma douce maîtresse ne voulait pas me quitter.

Elle n'avait plus ses amies à Plombières, et bien-

tôt cette pauvre fleur transplantée à son déclin, menaça de se flétrir tout à fait et de périr.

On lui ordonna de se promener à âne. Elle montait une petite bourrique d'un gris de souris, qui trottnait sous la garde du fidèle François, que le sort et les voyages avaient transformé en page. — L'âne figurait la haquenée du temps passé, et je remplaçais le faucon. Je n'étais pas sur le poing de Félicie, mais sur ses genoux. Elle ne s'avancait pas la tête haute et le nez au vent ; elle était enfoncée dans un petit fauteuil de velours rouge, et son ombrelle nous garantissait toutes les deux des ardents rayons du soleil.

Un jour elle s'arrêta au bord d'une fontaine. Peu d'instants après, un étranger vint aussi se reposer au même lieu. Cette fontaine était-elle celle de Jouvence ? Je n'en sais rien, mais Félicie, animée par la course, souriant à cette fraîche nature qui l'entourait, me parut rajeunie de dix ans !

L'étranger avait une belle barbe blanche, une noble figure, et une démarche élégante, en dépit des soixante hivers qui avaient passé sur sa tête.

Félicie rougit. Pauvre Félicie ! Elle craignait toujours d'être en défaut. Elle tremblait comme une feuille, au moindre souffle.

L'étranger la salua.

Il était suivi d'un chien qui se mit à aboyer autour de moi. Il le rappela, et fit des excuses à ma maîtresse.

Elle rougit encore plus ! Ses joues ressemblaient à deux roses de Provence.

Je ne dirai pas de cet étranger ce que madame Émile de Girardin a dit du sien dans son *Chant Potique* :

Il a passé comme un nuage,  
Comme un flot rapide en son cours,  
Notre étranger devait rester toujours.

Il causa avec ma maîtresse, et ils revinrent ensemble à Plombières.

Trois mois après, le curé de Saint-Gervais publiait les bans du baron de Beaulieu et de mademoiselle Félicie de Saint-Agnan.

Félicie, toujours tremblante, avait grand' peur qu'on se moquât d'elle, mais personne n'y songea.

Elle avait trouvé un ami respectable et s'était attachée à lui, comme le lierre s'attache à un vieux mur pour y trouver un appui et le fortifier en resserrant ses pierres branlantes.

La bonne et simple Félicie ne joua ni à la mariée ni à la jeune femme. Elle se rendit à l'église, sans voile et sans blanche couronne. Ses amies l'entouraient et priaient pour elle.

Le mariage de ma maîtresse me désespéra d'abord. Je pensais qu'elle aurait des enfants et qu'elle me négligerait, mais elle n'en a pas, et depuis bien des années, toutes ses affections sont concentrées sur son mari et sur moi. — Le temps m'a épargnée dans sa marche inexorable. Je n'ai aucune infirmité, et je suis encore une fort belle chatte, très-paresseuse, aimant le repos et la bonne chère, mais toujours disposée à faire patte de velours à mes amis et à mes lecteurs.

Comtesse DE MIRABEAU.



# LA FERME AUX IFS

(Suite.)

CLOTILDE À ADRIENNE

Paris, février 18..

Ma chère sœur,



ur, madame Adrienne, c'est ta sœur qui t'écrit. Depuis une heure je m'appelle madame d'Auvray, et je saisis cinq minutes de solitude avant le déjeuner pour venir t'embrasser, méchante qui n'es pas venue à ma noce ! Crois-tu que ce soit un moyen de me faire aimer ma petite nièce, que de me la jeter à la tête en refusant l'invitation de papa et de maman ? Je comptais si bien sur toi ! tu m'aurais pilotée au milieu de ta famille, la mienne aujourd'hui ! Didier est trop ému, trop distrait, trop absorbé, ta mère trop imposante pour que je puisse leur demander le plus petit renseignement, et me voilà seule parce que tu as jugé à propos de te consacrer à ton *chérubin blanc et rose* ! (style de romans). Je te pardonne parce que je t'aime, et je t'envoie un gros baiser, ainsi qu'une bague que tu porteras pour l'amour de moi.

Notre mariage a été splendide : tout Paris y était, et la sacristie de Saint-Philippe-du-Roule ressemblait à un salon et des mieux composés. Le défilé de nos amis et connaissances a duré trois quarts d'heure. Juge que de *shake-hands* ! Je m'amusais bien, et mon cher mari avait l'air beaucoup plus pénétré que moi. Tu sais que j'ai du caractère au besoin.

Nous allons déjeuner, et puis, je quitte ma belle robe blanche, mon voile et mes fleurs, j'endosse un costume de voyage, et nous partons, par le chemin de fer de Lyon, pour l'Italie. Nous irons jusqu'à Naples ; nous reviendrons nous installer à Paris, dans un délicieux logement, rue Taranne, et puis nous ferons un peu de villégiature. Qui sait ? madame et très-chère sœur, on ira peut-être voir la Ferme-aux-Ifs !

Adieu, chère Adrienne, Didier me presse de finir ; on nous attend. Je t'embrasse du fond du cœur.

Ta sœur et amie,

CLOTILDE D'AUVRAY.

ÉLISABETH À LOUISE

Nancy, avril 18..

Ma bonne petite sœur,

Tu me demandes, dans ta dernière lettre, si je

commence à me plaire en Lorraine ? Hélas ! peux-tu le supposer ? tu as quitté sans trop de regrets la terre natale, tu as voyagé de Valenciennes à Perpignan, de Nantes à Lunéville, te voilà en Afrique, et tu ne t'y déplaies pas, mais tu suivais ton mari, tu emmenais tes enfants, tu ne laissais pas derrière toi ce qui remplit le cœur et la vie. Quelle différence, songe-s-y donc ! Je puis me soumettre à mon sort, mais l'aimer, jamais ! Ma pauvre âme en peine se tourne, comme l'aiguille de la boussole, vers le Nord ; tout est là : ma mère, mes amis, mon pays, mes souvenirs ; et c'est dans le nord, près de nos ifs et de nos chênes, que je te revois aussi, chère Louise, et non sous les palmiers de la lointaine Afrique ! C'est dans le nord que nous avons grandi et que nous nous sommes aimées, c'est là que je voudrais vivre et mourir. Quand j'y pense trop, et que, jetant les yeux autour de moi, je vois cette maison étrangère, cette ville où personne des miens n'est venu, où nul ne s'intéresse à moi, où je me sens absolument seule, les larmes me gagnent, la nostalgie m'opprime, et il me faut un effort, un *sursum corda* pour me relever. Qu'on est heureux, en ces moments-là, d'avoir le travail et la prière, le travail qui distrait forcément, la prière qui repose doucement ! Je fais mes plaintes au bon Dieu, comme les enfants à leur mère ; je suis plus calme lorsque je lui ai tout dit, et je répète alors, avec un cœur plus ferme, la prière de sainte Françoise de Chantal, qui a certainement plus souffert que moi : « Que votre volonté soit faite aujourd'hui et toujours, ô mon Dieu, sans si, sans mais,.... » Mais c'est parfois difficile à mettre en pratique !

Cependant, chère sœur, j'aurais tort de me plaindre de ma situation en elle-même : beaucoup de jeunes filles pauvres me l'envieraient ; je suis bien traitée, avec plus de considération que n'en méritent ma science, qui est bien petite, et mon caractère si imparfait. Madame Dauzy est une personne distinguée, bonne et pieuse, et si sa nature physique, un peu faible, lui donne parfois de la lenteur, de l'hésitation, de la nonchalance, elle paie cher ces ombres du tableau, car la plus légère imperfection est durement relevée et censurée : elle a un maître ! M. Dauzy me paraît un homme intelligent, mais froid et raide, un homme dont les principes sont excellents, mais le caractère méticuleux et impérieux, et qui fait souffrir ceux qui l'entourent, en ne se doutant pas qu'on puisse trouver sa présence épineuse et son autorité despotique. Madame Dauzy aime son mari, et surtout elle le respecte, pourtant ni l'amour ni le respect n'empêchent la souffrance, et souvent, de cette âme comprimée, opprimée sortent des soupirs et montent des



Paris, juin 18..

larmes qui trahissent en silence la peine intérieure. Aussi, éprouvé-je pour madame Dauzy un sentiment affectueux et reconnaissant, car elle est toujours très-bonne pour moi, elle en qui un peu d'aigreur et d'impatience trouveraient tant d'excuses. Chez elle, comme chez maman, je vois que la vertu naît de la pitié; Dieu a consolé notre mère, veuve, pauvre, sans ressources; il soutient cette jeune femme, qui sous le masque des prospérités a trouvé des amertumes si fréquentes et si vives; il me fortifiera aussi, et je le lui demande du fond du cœur.

Les enfants m'inspirent une affection vraie : on ne peut vivre auprès de l'enfance sans l'aimer; je crois que c'est la sincérité de leurs impressions qui nous attache à ces petits êtres : leur âme, c'est de l'eau pure, limpide; quelquefois, elle reflète le ciel, quelquefois elle laisse voir des cailloux et du sable, mais elle est toujours transparente. Mes élèves sont candides entre toutes, leurs défauts même sont naïfs; l'orgueil de l'une, l'indolence de l'autre se produisent tout spontanément, mais quelque gentillesse qu'ait la belle nature, nous nous efforçons de la corriger. J'ai obtenu avec Etienne une légère progrès : elle travaille un peu, très-peu, enfin elle est sortie des limbes de l'alphabet, elle lit presque couramment. Alice étudie à ravir, mais elle connaît ses mérites aussi bien et mieux que son catéchisme. Le cœur de ces enfants est excellent, et quand elles me voient triste, elles me caressent comme ton Gustave et ta Marie pourraient le faire.

Maman m'écrit souvent de courtes et bonnes lettres; jamais elle ne s'appesantit sur son chagrin, et cependant, j'en suis sûre, elle souffre de notre séparation! Jamais non plus elle n'appuie sur les détails qui concernent mon oncle Philippe et ma tante. Ils ont une petite fille, elle s'appelle Blanche. Ma tante Adrienne a été souffrante, elle est encore très-faible, voilà tout ce que je sais; j'ai cru entrevoir que notre mère avait soigné Adrienne avec ce zèle que nous lui avons vu souvent au chevet des malades, mais ceci elle ne l'avoue pas, je l'ai deviné. Notre bonne grand-mère vieillit aussi, et maman est chargée maintenant de beaucoup de soins domestiques : ils l'occupent, ils la distraient, mais que je serais heureuse de les partager avec elle! Car ici toutes mes chères habitudes me font défaut; j'aimais mon verger, ma basse-cour, et les vaches que soignait Mimi. Cette ville de Nancy, la plus jolie ville de France, dit-on, est à mes yeux une prison, surtout dans ce beau mois d'avril, où la campagne sourit et se pare. Il me paraît bien triste de ne pas voir un arbre en fleurs et de n'entendre gazouiller d'autres oiseaux que les serins de la volière. Les lilas sont en bouton : te souviens-tu du plaisir que nous avions à cueillir leurs premières grappes, blanches et gris de lin, pour en orner l'autel du mois de Marie? Pas de fleurs à Nancy!

Adieu, ma sœur, pardonne-moi d'être un peu triste; je t'ai mieux une autre fois. Je t'embrasse tendrement Amitiés au cher capitaine et aux enfants.

Ton ÉLISABETH.

Je t'annonce avec plaisir, ma chère Adrienne, notre retour à Paris. Revoir la France après quatre mois de voyage à l'étranger est un doux moment, et j'avoue sans honte que l'habit vert des douaniers français m'a fait battre le cœur; mais revoir la maison paternelle, son père, sa mère, la petite sœur Régine, le bachelier Julien et *tutti quanti*, est un bonheur réel, incomparable, et l'on voyagerait rien que pour goûter les plaisirs du retour. Ma chère petite femme n'est pas tout à fait de cet avis-là; elle est née touriste, la vie d'hôtel lui va, elle ne déteste pas les chemins de fer, et elle n'est pas possédée de ces diables bleus, qui, au milieu de la foule rieuse et bruyante, vous inspirent une insurmontable mélancolie; qui, en présence du plus beau paysage, Naples ou Sorrente, vous étreignent le cœur et vous disent : Ce n'est pas là ton pays! Non, Clotilde a plus de bon sens que cela, et quoiqu'elle fût bien contente de revoir monsieur et madame Josserand, elle n'a pas eu les larmes aux yeux, comme ton serviteur quand il a embrassé papa et maman.

Maintenant, ma petite Clotilde est toute à son empire. Grand branle-bas dans notre appartement; elle le retourne, et elle en fera, j'en suis sûr, une merveille d'élégance. Madame Josserand l'a rempli de belles choses, Clotilde les arrange; elle met de l'art là où il n'y avait que de la richesse. Mon cabinet est charmant, tout en chêne et cuir; mais le salon, mais le petit salon! Que n'es-tu là, Adrienne! tu jouirais mieux que moi de ces somptuosités. J'admire, j'approuve, je cueille une fleur dans les jardinières, je donne mon avis pour la pose d'un tableau, mais, entre nous, j'aspire à un peu de paix, avec ma femme et mes livres. Les tapissiers sont bien aimables, les ébénistes sont charmants, mais quel bruit! que de petits coups de marteau qui engendrent de grosses migraines! J'achèterais volontiers un peu de silence; j'ai là une série d'ouvrages sur l'économie politique... Mais voilà Clotilde qui m'interrompt....

*Continué par Clotilde*

Il s'agit bien de cela! Comprends-tu, Adrienne, ce besoin de paix et de silence, et cette passion pour l'économie politique?... Ah! mon cher Didier, ne nous vieillissons pas avant l'heure, s'il vous plaît, et réalisons tout le programme de notre année. J'arrange mon appartement, j'en fais un poème, je suis les conseils du premier décorateur de Paris, je travaille avec lui, je cours les magasins pour acheter mille objets d'art et de curiosité auxquels ma chère maman n'avait pas pensé; j'installe aussi (grave affaire) ma serre pour l'hiver prochain, j'ai pris à Nice la passion des fleurs; je fais monter nos écuries, j'organise notre maison, et cela fait, je me donne des vacances que j'aurai bien méritées. Nous irons aux bains de mer; Biarritz me tenterait, pourtant j'ai choisi Boulogne, à cause de toi, chère Adrienne, car j'exige que tu y viennes passer la saison avec nous. Amène le baby, il nous amusera. Je te donne donc rendez-vous à la mi-juillet, et tu viendras si tu n'es pas la plus oublieuse des sœurs et des amies. Bou-



logne sera très-brillant cette année; ainsi prépare tes toilettes.

Je t'embrasse pour Didier et pour moi,  
Ta CLOTILDE.

ADRIENNE A CLOTILDE

La Ferme-aux-Îles, juin 18...

Ma chère Clotilde,

La lettre de Didier, doublée de la tienne, m'a fait le plus vif plaisir; car, sans reproche, vous ne me gâtiez pas durant votre voyage en Italie. Un mot écrit en partant, un autre de Milan avec une photographie du Dôme, un troisième de Rome, c'a été là votre bagage épistolaire et littéraire, et moi, crédule, je vous écrivais partout où vous vous arrêtiez. Chez Clotilde, un peu de paresse est pécché d'habitude, mais Didier, l'exact Didier a donc imité sa femme? Ce que c'est que la contagion de l'exemple! Mais enfin, vous avez écrit, vous êtes pardonnés, allez, et ne péchez plus!

Ton invitation, chère Clotilde, est bien séduisante, et l'idée de passer avec toi une saison à Boulogne me ravirait si je ne me sentais encore faible et malade. Ce grand jour, ce grand soleil de la plage me font peur; je sais quelle santé héroïque il faut pour affronter les plaisirs d'une ville de bains, et, vrai, je n'ai pas assez de forces pour les dépenser ainsi. Je suis fatiguée rien qu'à la pensée des rues montueuses de Boulogne, du bain et de la toilette du matin, des promenades et de la toilette de l'après-midi, du dîner, du bal, du concert et de la toilette du soir. Je n'y suffirais pas, et le médecin, mon mari, et mon propre intérêt me prescrivent le repos. La saison prochaine, je ne dis pas... Mais il faut absolument que je te voie, ainsi que l'heureux Didier. Je t'invite à venir passer quelques jours à la Ferme; nous tâcherons que tu ne t'y ennues pas trop; nous réuonrons nos voisins et nos amis, nous ferons quelques excursions, et tu verras à l'aise ma petite fille. Elle ne t'amusera pas encore, mais j'espère qu'elle t'intéressera. Tu sauras plus tard, chère Clotilde, quelle place un petit enfant tient dans la vie; je ne l'aurais pas cru avant qu'il fût mère. Blanche me connaît, ses yeux brillent quand elle me voit; nous sommes en grande confiance à nous deux... je suis sûre que tu me l'envieras.

C'est donc chose convenue: je t'attendrai à l'époque qui te conviendra le mieux. Philippe sera très-heureux de te recevoir. Je t'embrasse tendrement, ainsi que mon frère, et songe bien que je n'admet pas un refus.

Ta sœur et amie,  
ADRIENNE.

ELISABETH A MADAME CHEVALIER

Nancy, juillet 18...

Cette lettre, chère maman, sera donc la dernière avant les vacances. Ah! jamais écolier fatigué de leçons, jamais pensionnaire ennuyé de les a désirées comme je les désire. Les enfants veulent la liberté et

les plaisirs, et moi, c'est de vous que j'ai soif! Il y a neuf mois que je ne vous ai vue, que je ne vous ai embrassée; et l'on s'est étonné que j'eusse l'air triste, l'on s'étonne aujourd'hui que j'aie l'air gai! Je me prends à chanter toute seule lorsque je pense que je serai près de vous, à la Ferme, que je verrai grand'maman, mon oncle; je suis si contente qu'il me semble que je verrai même ma tante Adrienne avec quelque plaisir. C'est un effet d'optique, sans doute; à distance les angles des objets s'adoucisent. Pardon, maman, il faut bien me passer quelque chose aujourd'hui: je perds la tête depuis que le jour de mon voyage est fixé.

Madame Dauzy m'a fait de trop beaux compliments sur les progrès de ses petites filles, et elle m'a remis mes appointements, augmentés d'un présent délicatement offert. Je ne savais pas qu'il y eût autant de satisfaction intime à recevoir un argent gagné par le travail. Je vous l'apporte, chère maman, et nous calculerons ensemble combien il nous faudrait pour vivre à deux, dans quelque joli village où la vie soit à bon marché: une petite maison, un nid sous l'ombrage, nous suffirait; nous aurions de l'herbe pour une chèvre, un carré de terre au soleil pour des poules, un jardin avec des légumes et des roses: cela ne nous suffirait-il pas? Je pourrais au besoin tenir une petite école. Je ne vois jamais, ici en Lorraine, une petite maison, quelque peu propre et riante, sans que ma pensée se reporte vers vous, mère chérie, et que je ne me dise: Nous serions bien là! Mais bientôt nous pourrions causer cœur à cœur. Je vous embrasse avec respect, chère maman, en attendant l'heureux jour où je serai dans vos bras.

Votre fille ELISABETH.

ELISABETH A LOUISE

La Ferme-aux-Îles, août 18...

Enfin, chère Louise, c'est de la bien-aimée Ferme que je date ma lettre. Avec quelle joie je t'ai revue! Qu'elle m'a paru jolie au soleil d'août, entourée de moissons mouvantes comme la mer! et en y entrant, en la voyant si simple et si propre, rustique et charmante, que j'ai vite oublié l'élégante maison de Nancy! hélas! il faudra y retourner dans six semaines... Mais laissons cela. Maman a été aussi heureuse que moi: c'est tout dire; elle pleurait silencieusement pendant que je l'embrassais et je sentais mes joues mouillées de ses larmes; bonne-maman m'a bien embrassée en disant que j'étais grande; mais elle, chère Louise, est bien vieille: oh! comme les années marquent et pèsent sur ces têtes chéries! Faut-il être absente pendant le peu de jours qu'ils restent et perdre ces souvenirs précieux, ces dernières amitiés, ces paroles suprêmes qui seraient l'entretien de l'avenir!...

Mon oncle Philippe m'a reçue avec sacordialité ordinaire; il semblait vraiment charmé de me revoir et aussitôt il m'a menée à Adrienne. Elle m'a fait de beaux compliments: j'étais grandie (ou, tient!), embellie j'avais meilleure tournure, ma toilette était charmante, enfin j'avais gagné sous tous ses rapports, et, conclusion naturelle, j'aurais dû remercier celle qui m'avait forcée à progresser de la sorte. Je ne l'ai pas



fait, Louise; ma première colère s'est certainement apaisée dans mon cœur, mais ni l'oubli ni l'amitié ne sont encore venus. Pour dire à ma tante une chose agréable et vraie, j'ai loué sa petite Blanche, qui est une belle et douce enfant : des yeux bruns, brillants et gais, de fins sourcils, un joli front, une peau délicate, teinte de quelques couleurs de rose, et enfin les plus mignonnes mains à fossettes; je les ai baisées, et elle m'a souri. Mon oncle a l'air tout heureux, et Adrienne a quelque chose de calme et d'affectueux qu'on ne lui connaissait pas autrefois.

Elle attend une partie de sa famille, son frère Didier, qui a fait un riche mariage, et sa jeune femme. Je voudrais que la bonne Régine les accompagnât. La ferme sera en fête; on parle d'arranger la grange et d'y donner un bal en l'honneur des jeunes mariés. Mais pour moi, chère Louise, la fête ne sera pas là, elle est tout entière dans mon cœur et dans les yeux de maman, qui me suivent toujours et où se peint une joie calme. Adieu, ma sœur; tu me manques dans le bonheur comme dans la peine, Quand donc ne serons-nous plus séparées?

ÉLISABETH.

ÉLISABETH A LOUISE

La Ferme-aux-Ifs, août 18.

Ma bonne Louise,

Si, de ta terrasse africaine, tu pouvais voir la Ferme, à l'aide de quelque grand télescope (on l'inventera peut-être, pour faire pendant à la télégraphie électrique), tu ne la reconnaîtrais pas. La grange est transformée à l'aide de belles draperies blanches sur lesquelles se détachent des guirlandes de herbe et d'immenses bouquets de dahlias; tout le mobilier est rangé sous les hangars, une calèche attelée attend, et mon oncle lui-même tient les rênes blanches; dans la cour tu verrais une femme de chambre, bien plus élégante que la femme du maire aux plus beaux jours. Elle trotte d'un air dégoûté au milieu des bottes de paille que l'on va rentrer; sa robe est relevée comme celle d'une bergère Pompadour, et laisse voir son jupon brodé et ses bottines à hauts talons. Cette brillante personne est la femme de chambre de madame Didier d'Auvray, qui, nous est arrivée il y a trois jours, avec son mari, et pour qui l'on prépare un grand festin et un bal, un vrai bal de noce. Tout est bruit, cavalcades, visites, dîners, courses en voiture, gaieté, éclats de rire. Je ne suis guère mêlée à ces fêtes, mais la mienne est plus intime, et plus réelle peut-être. Nous avons dîné hier chez ma tante avec madame Didier; elle est toute jeune, bien jolie, et d'une élégance dont je ne me faisais pas d'idée. Trois ou quatre fois par jour elle change de toilette, et à chaque fois apparaît un costume nouveau, de plus en plus recherché, et j'ajoute de plus en plus excentrique. Tout ce que la mode invente de bizarre, d'étrange, couleurs voyantes, formes extraordinaires, ornements empruntés à tous les règnes de la nature et à tous les peuples du monde, madame Didier l'arbore, l'adopte, et parvient à donner à ce mauvais goût même une certaine grâce. Madame Dauzy, qui vit dans le grand monde, s'habille avec une noble élégance; ma tante Adrienne avec une recherche coquette; madame Didier ne

paraît chercher qu'une chose : — la variété dans l'étrange. Sa conversation répond à cela : c'est celle d'un enfant gâté, plein de caprices, parfois charmant, mais souvent très-maussade. J'espère que M. Didier parviendra à corriger les travers de sa femme; il mérite d'être heureux; je m'intéresse à lui à cause de sa mère qui fut si parfaite pour nous. Mon oncle Philippe paraît s'amuser beaucoup de sa jeune belle-sœur; il ne la prend pas au sérieux, il rit, il plaisante avec elle; il la mène en voiture ouverte visiter ce qu'elle appelle *les naturels du pays* (on les invite tous au bal). Mais ma grand-mère n'est pas si indulgente que son fils, et en voyant ce matin la femme de chambre et sa jeune maîtresse, toutes deux en négligé, qui s'en allaient aux étables, pour boire du vrai lait, elle haussa les épaules et me dit tout bas :

« C'est donc le mardi gras? elles sont travesties toutes deux, et la jeune dame a pris l'habit de sa grand-maman! »

J'irai donc au bal, mais j'y ferai triste figure, car je ne danserai pas les danses nouvelles, et ma petite robe de mousseline ne brillera point parmi tant de merveilles. Je m'en inquiète peu, j'ai un autre bonheur et d'autres plaisirs. Lundi prochain, nous allons passer la journée à la ferme des Marsault pour la fin de la moisson et pour la fête de madame Marsault; nous y serons seules, maman et moi, avec de vrais amis, dans la joie de la campagne, quel plaisir! je t'en dirai un mot avant de fermer ma lettre.

Mardi 18.

Si mes petites élèves étaient plus âgées, je leur ferais faire le parallèle de nos deux journées, le bal et la fin de la moisson, et je te laisserais choisir. Le dîner de ma tante était très-beau, mais les convives ne se connaissaient guère; le bal était plein de lumières et de fleurs, Madame Didier brillante entre toutes, Adrienne très en beauté; mais la cordialité était bien un peu absente; les femmes s'observaient, se jalousaient et se critiquaient; tandis qu'à la ferme de nos bons amis, quelle différence! tout y était gai, bon, franc, affectueux; on n'était pas étonné, on ne s'extasiait pas, on était toujours content.

On vint nous chercher, de bonne heure, dans un de ces chariots flamands si jolis à voir, avec leur peinture verte et la grande toile blanche qui les couvre en entier et qui palpite sous le vent. M. Jean conduisait les bons chevaux gris. Sa mère nous reçut comme si nous étions de la famille; elle était là, semblable à une reine, au milieu de ses nombreux enfants. Nous allâmes tous à la messe, dite en l'honneur de saint Augustin, puis on déjeûna, et on se promena dans les champs au milieu des moissonneurs qui rassemblaient et liaient les dernières gerbes. A midi nous étions tous dans la cour de la ferme; nous vîmes défiler les chars où les lourdes javelles se pressaient entassées. Le dernier arriva, au milieu des cris de joie des laboureurs, il était couronné de fleurs et de feuillages, et monsieur Jean était monté au sommet sur les monceaux de blé doré. Il tenait un gros bouquet de fleurs sauvages, mêlées d'épis, et sautant à terre, il vint embrasser sa mère en disant :

« C'est ta fête, chère maman! »



Ce fut le signal; les fils, les filles, les gendres, les brus, apportèrent leurs fleurs et leurs présents. J'avais préparé aussi ma très-modeste offrande, c'était un petit châle au crochet et un bouquet de roses; je fus bien reçue et bien embrassée par notre vieille amie. On se mit à table, et jamais dîner ne m'a paru plus agréable. Les laboureurs dinaient aussi, et bien, et au dessert ils burent à la santé de leur bonne maîtresse; elle était émue, et le discours d'un vieux valet de ferme qui parlait patois me fit pleurer.

On passa la soirée tranquillement; j'ai causé avec les filles de madame Marsault qui sont bien aimables; nous nous sommes séparés à l'heure où commencent les fêtes du monde, mais la journée avait été bien remplie, et j'avais le cœur d'autant plus joyeux qu'on

avait fait à maman tous les honneurs. Au moment des adieux, M. Jean m'a demandé :

« Reviendrez-vous dans un an, mademoiselle ? »

— Oui, monsieur, lui dis-je. »

Il eut l'air content, pourquoi?... »

« N'oubliez pas vos amis et votre pays, ajouta-t-il. »

Ah ! ma sœur, le moyen ? ce n'est pas Nancy qui me fera oublier nos campagnes du Nord. Adieu, chère Louise, je voudrais l'associer à tout ce que je pense : « loin des yeux, près du cœur », c'est notre devise.

Adieu, écris-moi,

Ta sœur dévouée,

ELISABETH.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## LES MILLIONS DU GRAND-ONCLE

(FIN)

### VII



Ne perds pas courage, mon enfant, disait mademoiselle Amaranthe à sa nièce. Il ne faut pas s'étonner que M. Fargeau ne s'amuse pas ici. Tu es si timide ! Tu n'échanges pas dix paroles avec lui dans une heure.

Tâche de connaître ses goûts, fais quelques efforts pour lui plaire. Une fois maîtresse de son cœur, tu réformeras doucement en lui les travers qu'on peut y trouver. C'est un miracle que plus d'une femme a opéré avant toi.

— Je ferai ce que je pourrai, dit Henriette en s'essuyant les yeux.

— Ma tante, reprit-elle après un long silence, vous souvient-il comme mon père avait l'air heureux, quand, libre de ses devoirs au dehors, il se retrouvait le soir au milieu de nous ? Comme ma mère et lui se racontaient l'emploi de toutes leurs heures, les moindres incidents de leur journée ? Comme ils se demandaient conseil l'un à l'autre sur tout ce qu'ils avaient à faire ? Jamais ils ne semblaient désirer d'autre plaisir que d'être ensemble.

— Oui certes, il m'en souvient, mon enfant. Ton père était le plus noble cœur qui fût au monde. Ta mère était la sagesse et la bonté mêmes. Tu ressembles beaucoup à ta mère, Henriette. »

La tante et la nièce se turent. Toutes les deux avaient dans l'esprit une pensée complémentaire, qu'elles ne jugèrent pas à propos d'exprimer.

Le soir, Henriette mit sa plus belle robe de soie. Elle proposa spontanément à Émile Fargeau de faire

de la musique, ce qu'il ne lui avait pas jusqu'alors demandé, bien que le piano qui était dans le salon lui en fournît suffisamment le prétexte.

Il accepta, avec un bâillement rentré, et se coucha tant bien que mal dans son dur fauteuil de crin noir à dossier droit.

Henriette joua d'une main savante, expressive, et pour ainsi dire pieuse, l'adagio d'une sonate de grand maître.

« Ma chère, dit mademoiselle Amaranthe, tu as tort de jouer du Beethoven à M. Fargeau. Il ne m'a pas l'air d'en être grand amateur. »

— Moi, madame ? c'est-à-dire que je l'adore, — comme tout le monde. — Seulement, cela n'est pas beaucoup plus gai que de la musique d'église. »

Il s'assit au piano, joua une polka, puis se mit à chanter, avec accompagnement de grimaces, une chansonnette en vogue.

Henriette et sa tante connaissaient Paris. Elles essayèrent d'en causer. Mais leur Paris n'était pas du tout celui d'Émile Fargeau. Il fut bientôt constaté qu'on jouait aux propos interrompus. Par bonheur, madame la sous-préfète survint, et anima la conversation. De l'air d'une chatte qui se lèche la barbe devant une écuelle de lait, elle parla des cachemires, des diamants futurs d'Henriette, de l'hôtel que les jeunes époux auraient au faubourg Saint-Honoré, des fêtes qu'ils y donneraient.

Henriette témoigna timidement le désir de passer la plus grande partie de l'année à la campagne et dans le pays qu'elle habitait depuis son enfance.

« Rien de mieux ! s'écria la sous-préfète. Le beau domaine de Saint-..., est à vendre. Dès demain,



j'organise une partie de campagne. Nous irons en grand cortège le montrer à M. de Saint-Géry. S'il lui convient, nous vous garderons dans notre arondissement, vous et tous vos millions! »

Madame la sous-préfète avait le génie essentiellement organisateur. La partie de campagne eut lieu. Le trajet se fit sans incident notable, à travers une campagne verdoyante, illuminée par l'une de ces calmes et splendides journées d'automne qui consolent nos départements septentrionaux de leurs étés variables et de leurs maussades printemps.

Le char-à-bancs de M. Griffet s'arrêta au terme du voyage; Émile Fargeau, qui tenait les rênes avec les airs superbes d'un cocher de bonne maison, sauta le premier à terre, s'éloigna sans retourner la tête, et alluma au plus vite un cigare.

Il y avait plus de deux heures qu'il n'avait fumé.

« Hé bien ! il est gentil ton futur ! » ne put s'empêcher de dire à sa nièce mademoiselle Amaranthe en s'arrêtant sur le marchepied, tandis qu'Henriette et M. Griffet, déjà chargé du bichon, la soutenaient avec des précautions infinies, pour l'aider à mettre pied à terre.

Puis, se reprenant, elle ajouta :

« Allons, allons ! tu lui apprendras la politesse envers les dames.

— Je ne sais, répondit Henriette, si la bonté du cœur est chose qui s'apprenne. »

M. Griffet grommela quelque chose dans sa cravate, et offrit le bras à mademoiselle Amaranthe.

### VIII

Le domaine de Saint-..., avec ses dépendances, chasses, pêcheries, fermes, etc., plut à tout le monde, par un côté ou par un autre. Émile Fargeau seul fit quelques critiques sur l'architecture du château et sur sa distance de Paris. Le grand air, le mouvement, donnaient une excitation toute gracieuse à Henriette.

« Comme elle fera bien les honneurs d'un château ! » disait mademoiselle Amaranthe à M. Griffet, en la suivant d'un œil de complaisance.

Au retour, on fit halte, pour procéder à la collation générale, dans un site agreste et romantique, connu à juste titre dans le pays sous le nom de la *Belle Vallée*. Tandis qu'on discutait sur l'emplacement à choisir, et qu'on travaillait au débarquement des provisions, Henriette ne croyant pas que les fraîches ravines, que les pentes vertes toutes veloutées de mousse et de fin gazon, toutes parfumées de serpolet, eussent été créées par le bon Dieu uniquement pour servir de salle à manger aux amateurs de foie gras et de jambon de Bayonne, prit le bras d'une dame de la société — personne d'une nullité commode, qui jamais ne disait mot quand on ne lui parlait pas — et s'en alla jouir à l'écart, dans une admiration muette, des aspects vaporeux du paysage, où les rayons déjà plus obliques du soleil commençaient à projeter de plus grandes ombres et des teintes plus dorées.

Au moment de se mettre à table, l'absence d'Henriette se prolongeait; mademoiselle Amaranthe s'inquiétait. Émile Fargeau, levant, vers les hauteurs voisines, des yeux auxquels l'appétit et l'impatience tenaient lieu de longue-vue, aperçut enfin

la fugitive débouchant d'un petit bois d'aunes et de jeunes chênes, situé à mi-côte. En quelques bonds il l'eut rejointe; et partant d'un grand éclat de rire :

« Quelle jolie poupée vous avez là, mademoiselle ! s'écriait-il. Peut-on savoir qui vous en a fait cadeau ? »

Henriette, un pauvre petit enfant déguenillé dans les bras, montrait péniblement une côte raide, où son pied glissait à chaque pas. Le marmot tout honteux, et le menton entassé dans la poitrine, croquait quelques pastilles de chocolat, tandis que de grosses larmes pendaient encore à ses paupières, comme les gouttes de pluie aux feuilles, quand vient de crever une nuée d'orage. Devant eux, un autre garçonnet d'une huitaine d'années, en haillons et pieds nus comme le plus jeune, marchait le dos plié sous un fagot de menu bois. A quelques pas en arrière, la dame silencieuse s'était assise tout essoufflée, son embonpoint ne lui permettant pas de suivre plus loin mademoiselle d'Ambreville.

« O monsieur Fargeau ! dit Henriette, aidez-moi, je vous prie. Je n'en puis plus, je suis hors d'haleine. Ce petit sauvage s'est débattu ! Sans ces bons que, par bonheur, madame D... avait au fond de sa poche, je ne serais jamais venue à bout de le dompter. Si vous vouliez le prendre, et le porter jusqu'à la chaumière que vous voyez là-haut ? »

Le rire de M. Fargeau redoubla.

« Merci de la proposition ! dit-il. Quel air gracieux j'aurais à me faire la bonne de ce petit masque barbouillé ! Mettez-le plutôt sur ses pattes.

— Cet enfant ne peut pas marcher, monsieur. En courant tout à l'heure parmi les broussailles, il s'est enfoncé une épine dans le pied. J'ai trouvé ces deux pauvres petits à l'entrée du bois, où ils venaient ramasser quelques branches mortes, afin d'allumer du feu à leur mère malade. L'aîné ne pouvant porter à la fois son jeune frère et son fagot; je lui ai laissé le fagot, et j'ai pris l'enfant. — Va, mon garçon, continua Henriette en s'adressant au petit paysan qui la précédait, je te sois.

« Je vais vous annoncer là-bas ! » lui cria Émile Fargeau.

Et il redescendit la colline au pas de course.

Le fagot déposé dans un coin de la chaumière, l'enfant sur un escabeau, Henriette s'approcha du grabat où gisait une malheureuse femme, tout ébahie de pareille apparition. Elle tâchait de lui faire entendre quelques mots d'encourageante sympathie, quand le jeune garçon s'écria en patois :

« V'là le médecin ! »

Henriette se retourna.

« Ho ! monsieur Vertbois, dit-elle toute confuse, j'ignorais que je fusse ici chez l'une de vos clientes. Voilà qui est bien. Je puis m'en aller tranquille. »

Le jeune docteur, resté debout sur le seuil de la porte, salua mademoiselle d'Ambreville sans répondre et se rangea respectueusement pour la laisser passer.

Henriette, interrogée par sa tante, raconta simplement et en peu de paroles sa petite aventure.

« Quoi ! mon docteur est là ? s'écria mademoiselle Amaranthe. Vite, monsieur Fargeau, courez, je vous prie, lui dire que nous l'attendons; qu'il y a place pour lui au banquet. »

Émile Fargeau, qui venait d'éventrer un pâté,



fit d'abord la sourde oreille ; mais madame la sous-préfète ayant appuyé la motion et entraîné l'unanimité des suffrages, il partit, la bouche pleine, et revint quelque temps après, accompagné du docteur, qu'un hourra de bienvenue accueillit.

« Mademoiselle, dit Emile Fargeau à sa future, j'espère que vous serez désormais indulgente pour l'odeur de mes cigares, car vous avez aspiré chez votre nouvelle connaissance des émanations bien autrement difficiles à supporter.

— Émanations de la misère et de la maladie, monsieur. Mais, vous m'y faites penser, ne pourrions-nous trouver moyen de les dissiper ? Essayons ! »

Henriette cueillit vivement une large feuille, l'arrangea dans le creux de sa petite main comme une bourse de quêteuse, puis elle fit le tour de la société en la présentant à chaque personne avec une révérence gracieuse et la formule ordinaire :

« Pour les pauvres, s'il vous plaît ! »

La quête terminée, elle vint à Francis Vertbois.

« Voudrez-vous bien, monsieur, lui dit-elle, vous charger de remettre ceci à votre pauvre malade ? »

Le jeune docteur s'inclina et allait répondre ; mais Emile Fargeau lui coupa la parole en riant :

« Avec permission sous-entendue au docteur, s'écria-t-il, de prélever sur le total le prix de ses visites et le dû de l'apothicaire. C'est pour eux que nous venons d'opérer. »

Tout le monde se tut. Francis Vertbois fixa un moment ses yeux calmes sur l'interrupteur, les en détourna froidement, et prit le produit de la petite collecte.

« Mademoiselle, dit-il, je vous remercie. Vos intentions charitables seront exactement remplies. »

M. Griffet enfonça son menton dans sa cravate, et versa un verre de champagne à mademoiselle Amaranthe, qui ne buvait que de l'eau. Madame la sous-préfète se récria sur la beauté du temps ; Henriette, rouge d'indignation, s'écarta de quelques pas, puis se rapprochant, montra au docteur diverses petites fleurs qu'elle venait de cueillir. Il lui en dit le nom, lui fit admirer à la loupe les délicates peintures qui décoraient ces charmantes filles des champs ; lui indiqua les propriétés salutaires de plusieurs d'entre elles, et, après avoir engagé les dames à éviter la fraîcheur du soir, qui commençait à se faire sentir, il quitta la compagnie, sa tournée dans les environs n'étant pas terminée.

La nuit suivante, chacun dormit très-bien.

Mademoiselle Amaranthe rêva qu'elle voyait sa nièce, en robe de brocart, recevoir sur le perron d'un immense château l'empereur Charlemagne et ses douze pairs.

Henriette rêva qu'elle habitait une jolie maison blanche, avec des persiennes vertes, sur une colline herbue, et qu'assise sur le seuil, elle distribuait de la soupe et des vêtements aux petits enfants du village.

Francis Vertbois rêva qu'il trouvait, au creux d'un vallon écarté, une fleur inconnue, blanche comme un lis, et d'un parfum si délicieux qu'il guérissait à lui seul toutes les maladies.

Emile Fargeau rêva de beaucoup de choses.

M. Griffet ne rêva de rien.

Emile Fargeau, en raison sans doute de toutes les choses dont il avait rêvé, ressentit à son réveil un désir plus violent que jamais de palper les millions du grand oncle, et en fit part à M. Griffet.

M. Griffet répondit que sa pupille persistait à dire, selon son habitude : Rien ne presse !

Emile Fargeau exhala de nouveau sa colère contre les caprices des femmes ; puis remonta chez lui, bâilla deux ou trois fois bien haut, alluma une pipe, et alla s'asseoir à la fenêtre de sa chambre, pour jouir des spirales de fumée qu'il lançait dans l'espace. De temps en temps, il y mêlait à demi-voix une exclamation qui n'avait rien de flatteur pour Henriette ni pour sa tante.

« Absurde vieille ! — Bouh ! — Maudite petite sottie ! — Bouh ! — Maudit grand-oncle ! — Il avait bien besoin d'atteler à mes millions la condition de ce stupide mariage ! »

Emile Fargeau avait fini par considérer les millions du grand-oncle comme devant lui échoir en propre, et non par contre-coup.

« Heureusement ! » poursuivit-il.

Cet *heureusement* était gros de menaces pour l'avenir de la future madame Fargeau de Saint-Géry.

En attendant, il éprouvait le besoin de déplaire en toutes choses à mademoiselle Amaranthe.

Mal en prit à Bibi. Bibi, d'ailleurs, depuis leur première entrevue, n'avait pas cessé un seul jour de lui témoigner la plus franche antipathie.

Emile Fargeau déclara qu'il n'avait jamais connu de petit chien si mal élevé, mais qu'il allait lui former le caractère et faire son éducation. Bibi n'était pas d'âge à s'asseoir sur les bancs de l'école ; l'instituteur improvisé ne s'en mit pas moins à l'œuvre. Sans tenir compte ni des douces représentations d'Henriette, ni des réclamations énergiques de mademoiselle Amaranthe, ni des coups de dents de bichon, il arrachait le petit malheureux à son moelleux coussin, le pliait impérieusement à tous les caprices d'un despotisme sans mesure, soumettait ses pauvres vieux membres raidis à des exercices qui devaient, disait-il, lui assurer une place distinguée parmi les chiens savants.

Or, un jour qu'il prétendait enseigner à son élève un saut périlleux, l'animal en se débattant tomba lourdement d'une assez grande hauteur sur le carreau, et y resta gisant en poussant des cris douloureux. Il avait une patte cassée.

« Ma foi ! je ne l'ai pas fait exprès, » dit Emile Fargeau en tournant sur ses talons.

Une patte cassée n'entraîne pas nécessairement la mort, mais Bibi était vieux ; tant d'émotions pénibles l'avaient épuisé. Il tomba en langueur, refusa toute nourriture et mourut.

Plus on connaît les hommes, plus on aime les chiens, a dit je ne sais plus qui. Ce qu'il y a de sûr, c'est que mademoiselle Amaranthe avait soixante ans, et qu'elle aimait beaucoup son bichon. Quand elle vit inutile et vide la corbeille que, durant dix années, le pauvre Bibi avait occupée auprès de son fauteuil d'infirme, lui tenant fidèle compagnie ; tournant sans cesse un œil profond vers le sien, comme pour lui dire sa pensée ; gai quand elle était gaie, triste et montant sur ses genoux pour lui lé-



cher les mains quand elle souffrait, son cœur se gonfla. Elle sentit qu'il manquait désormais dans sa vie quelque chose, et se prit tout de bon à pleurer.

Les larmes ne valent rien pour les malades. Mademoiselle Amaranthe dut garder la chambre un jour entier.

« Votre tante, dit en riant Émile Fargeau à Henriette qui le congédiait sèchement, devrait me remercier. Je l'ai débarrassée de son affreux Bibi. Il ne tient qu'à elle maintenant de le remplacer par un petit chien fashionable. Les bichons de toute espèce sont hors de mode depuis un siècle! »

# X

Il fallut pourtant se réconcilier. Mademoiselle Amaranthe fut la première à prêcher héroïquement à sa nièce la doctrine de la patience et du pardon. Mais Émile Fargeau, sous prétexte que sa figure *canicide* devait donner le frisson à la maîtresse en deuil de feu Bibi, ne faisait plus chez elle que de courtes apparitions. Une distraction des plus heureuses lui était tombée sous la main. Un hobereau des environs, vint pour affaires chez M. Griffet. Émile Fargeau lui plut; la connaissance fut bientôt faite. Invité à visiter le castel de son nouvel ami, le jeune homme y trouva, pour occuper ses loisirs, le jeu et la chasse, les interminables dissertations sur les chiens, les chevaux, les harnais; genre de conversation où brillait sa science, et dont il était cruellement sevré, les jeunes Cicérons du barreau de \*\*\* n'ayant pas rencontré dans les articles du Code l'occasion d'en faire une étude suffisante. Aussi leur société fut-elle par lui abandonnée.

« Vous avez une manière particulière de courtoiser votre future, lui dit un jour en l'arrêtant dans la rue son ex-admirateur barbu. Vous êtes toujours par voie et par chemin! »

— Oh! je ne gâte pas les femmes, moi! Elle sera ainsi tout accoutumée d'avance à mes façons d'agir.

Dans le fait, Henriette paraissait se résigner très-philosophiquement aux absences de son futur. Elle possédait l'art précieux de ne jamais s'ennuyer au logis. Une occupation nouvelle ajoutait à l'intérêt de ses journées; elle prenait soin de la famille indigente découverte dans la *Belle-Vallée*, et que Francis Verbois lui avait dit être digne de toute sa pitié. Elle sut un jour par lui que la pauvre mère ne recouvrerait de longtemps — si elle les recouvrait jamais — les forces nécessaires pour gagner le pain de ses jeunes enfants. Le docteur ajouta que quelques verres de vieux vin seraient peut-être un cordial puissant pour les raviver et hâter la convalescence. Henriette n'avait pas de vin à sa disposition, mais le lendemain Jean vint déposer à ses pieds, de la part de M. Griffet, trois bouteilles d'excellent bordeaux. Henriette, dans la joie de son cœur, les arrangea soigneusement au fond d'un panier. Elle y joignit quelques vêtements taillés et cousus de ses propres mains pour les deux enfants, et, sous une simple enveloppe de papier, mit une petite somme assez ronde, formée de ses économies et d'une quête nouvelle faite dans la haute société de \*\*\*, avec le concours de madame la sous-préfète.

Il ne s'agissait plus que d'envoyer le tout à destination. Le jeune docteur se fût volontiers chargé

de la commission, mais il était absent pour plusieurs jours. Une idée vint à Henriette. Émile Fargeau allait monter en voiture avec son ami le châtelain, pour essayer un nouvel attelage acquis par ce dernier. Ils devaient, sur leur route, longer la *Belle-Vallée*. Henriette, à qui, en faveur de sa jeunesse, M. Fargeau ne faisait pas si mauvaise mine qu'à sa tante, le pria de se charger de son petit panier, et de le faire porter en passant chez la pauvre veuve.

« Cela, dit-elle, ne vous occasionnera qu'un retard insignifiant, et vous me rendrez un vrai service.

— Comment donc, mademoiselle! avec plaisir! » répondit M. Fargeau, qui, ce jour-là, était de la plus belle humeur du monde.

La première fois qu'Henriette revit le docteur, elle lui demanda, toute joyeuse, des nouvelles de ses protégés.

« Je n'ai que de tristes choses à vous annoncer, dit-il. C'est pourquoi je n'en parlais pas. »

Le propriétaire de la chaumière, dur et inhumain comme le sont parfois les paysans quand il s'agit de leurs intérêts, est venu chez la veuve, et ne trouvant pour tout paiement que des supplications et des larmes, l'a chassée, sans autre forme de procès. Recueillie dans une ferme du voisinage, où on lui avait donné asile dans la grange, elle y est morte la nuit suivante, léguant à la charité de ses hôtes ses deux petits orphelins abandonnés.

Mademoiselle d'Ambreville demeurait toute saisie.

« Et l'argent, et les vêtements envoyés par Henriette? Et le vin de M. Griffet? » s'écria mademoiselle Amaranthe.

Le docteur ouvrit à son tour des yeux étonnés.

Catherine était présente, elle ne put tenir sa langue:

« Ah bien! mam'selle, dit-elle, M. Fargeau en a fait de belles. Ecoutez un peu si ça ne crie pas vengeance au bon Dieu! »

Voici ce qui était advenu:

Émile Fargeau, tout occupé de sa discussion sur le mérite de l'attelage, n'avait pas manqué d'oublier complètement la chaumière, la malade et mademoiselle d'Ambreville.

On se détournait, à travers des bruyères et des landes sablonneuses, pour aller voir une sapinière, autre acquisition nouvelle du châtelain. Le soleil était ardent comme au mois d'août, la poussière fatigante, la discussion bruyante et opiniâtre. Les deux voyageurs avaient le gosier en feu.

« Tiens, tiens! dit Émile Fargeau, se souvenant du panier dont il était dépositaire, et dont, avant de partir, il avait indiscrètement visité le contenu mais nous avons ici des provisions! »

Il fut décidé entre les deux amis que c'était un vrai meurtre de faire servir l'excellent vin de M. Griffet à humecter l'ignare palais d'une grossière paysanne, et qu'on pouvait bien, sur trois bouteilles, en emprunter une, quand il s'agissait de sauver deux vies d'hommes près de mourir de soif.

Une bouteille fut donc débouchée, et vidée en un clin d'œil.

Le nectar qu'elle renfermait avait sans doute pour propriété d'aiguiser la soif au lieu de l'apaiser, car une seconde suivit immédiatement la première.



La troisième eut le même sort.

Le tour fut déclaré charmant. Les deux amis s'en amusèrent durant tout le reste du voyage.

Au castel, après nappes ôtées, on joua. Emile Fargeau perdit tout l'argent qu'il avait sur lui. Il glissa la main dans la corbeille d'Henriette.

« Communauté de biens par anticipation, » lui dit en riant son hôte.

Le petit trésor destiné à la veuve fut joué et perdu à son tour.

Le groom, sans rien dire, avait tout vu ; à la première occasion, il avait tout raconté au vieux Jean ; Jean avait tout raconté à Catherine.

Lorsque Henriette se retrouva seule avec sa tante, elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

« Ta pauvre veuve n'a pas eu meilleur sort que mon pauvre Bibi, ne put s'empêcher de soupirer mademoiselle Amaranthe. Mon enfant, poursuivait-elle un moment après, en tâchant de reprendre un ton encourageant, tu auras bien des choses à réformer dans ton mari ; mais allons, il ne faut pas te désespérer. »

Henriette secoua la tête.

Le soir, fixant fermement ses yeux sur Emile Fargeau, elle lui dit en présence de sa tante et de son tuteur :

« Monsieur, la malade de la *Belle-Vallée* n'a pas reçu le petit panier que je vous avais confié pour elle. Qu'est-il devenu ? »

— Ma foi, mademoiselle, je n'en sais rien. J'ai fait votre commission. Si elle n'est pas arrivée à son adresse, prenez-vous-en à d'autres qu'à moi.

— A qui, monsieur ?

— Je ne sais.

— Serait-ce, par hasard, au domestique chargé de porter la corbeille à la chaumière ?

— Peut-être.

— Mais cette chaumière est située de manière que, de la route, vous n'avez pu la perdre de vue un seul instant.

— Vraiment, mademoiselle, je vous prie de croire que j'avais autre chose à penser qu'aux mains et aux jambes de ce garçon.

— Ainsi, vous l'accusez positivement de vol ?

— Oh ! mon Dieu ! mademoiselle, je n'emploie pas de si grands mots pour des bagatelles. D'ailleurs, il est plus que probable que la mendicante a menti, en disant qu'elle n'avait pas reçu votre envoi ! »

Les yeux d'Henriette, toujours fixés sur Emile Fargeau, exprimèrent tout à coup un tel mépris, que, pour la première fois de sa vie, il se sentit embarrassé.

Il alla au piano, tapota quelques notes, puis, se levant :

« Mesdames, dit-il d'un ton de politesse étudiée, j'ai le regret de vous annoncer que je ne puis rester plus longtemps à \*\*\*. Des intérêts graves me rappellent à Paris.

— Très-graves ! » murmura mademoiselle Amaranthe qui tricotait avec fureur.

M. Griffet demeurait impassible.

« Je prendrai l'avis de mes conseils, continua M. Fargeau de Saint-Géry, sur la rédaction de notre contrat. J'espère, mademoiselle, recevoir prochainement de M. votre tuteur, quelques mots qui me rappelleront ici pour le dresser et le signer. »

« Mademoiselle Amaranthe se préparait à répondre. Mais Henriette, contre son habitude, prenant l'initiative, dit simplement :

« C'est bien, monsieur. Nous prierons M. Griffet de vous écrire. »

## XI

Le lendemain, le vieux Jean et la vieille Marguerite, aéraient, époussetaient, lavaient l'appartement d'Emile Fargeau, vide de tout habitant, comme si l'on en eût emporté quelque pestiféré. C'était entre eux un duo de malédictions adressées à l'absent.

« Je ne voudrais pas être dans la peau de mademoiselle d'Ambreville pour tous les millions de la terre, disait Marguerite. Je ne sais pas ce qu'elle a fait au bon Dieu pour qu'il lui donne un mari de cette espèce-là ! »

— Joli millionnaire ! disait Jean, ça vous parle comme à des chiens, ça se fait servir comme un empereur, et ça ne sait pas seulement glisser en partant la moindre pièce dans la main du pauvre monde. »

Catherine survint et fit chorus. Elle apportait à M. Griffet un billet de sa pupille qui le priait de vouloir bien passer dans la matinée chez mademoiselle Amaranthe.

Dès que son tuteur fut arrivé, Henriette, le visage pâli par l'insomnie, les yeux creusés par la méditation, vint s'asseoir près de sa tante, dont elle prit affectueusement la main, et s'adressant d'une voix douce à M. Griffet :

« Je dois tout d'abord, monsieur, dit-elle, vous demander pardon d'avoir abusé de votre patience et de votre bonté, en prolongeant par mes hésitations la présence de M. Emile Fargeau dans votre maison.

— Comment, mademoiselle ! mais croyez...

Henriette sourit.

« Je sais, monsieur, combien vous êtes obligeant. Excusez-moi, si je vous interromps. J'ai enfin pris un parti ; et c'est pour le soumettre à votre approbation, comme à celle de ma bonne tante, que j'ai souhaité vous voir ce matin. »

M. Griffet s'inclina.

« Voici donc, monsieur, ce que je vous prie d'écrire en mon nom à M. Emile Fargeau : qu'il dispose comme bon lui semble de sa personne et de sa liberté ; quant à moi, je renonce formellement et irrévocablement à l'honneur de m'appeler jamais madame Fargeau de Saint-Géry.

— Mademoiselle ! ceci n'est pas sérieux ?

— Es-tu folle ? s'écria mademoiselle Amaranthe.

— Ma bonne tante, et vous, mon honorable tuteur, ne croyez pas que ce soit un caprice puéril, une volonté irrésistible de jeune fille, qui me passe par l'esprit. En agissant ainsi, je ne fais, sachez-le bien, qu'obéir à mon père même.

— Que veux-tu dire ? voyons ! »

Henriette, les yeux humides, serra doucement la main de mademoiselle Amaranthe, et continua d'une voix émue :

« Vous vous le rappelez, ma tante. La veille de sa mort, mon père désira me parler sans témoin.



Nous ne savions pas, nous ne pouvions nous figurer que sa fin fût si proche, mais lui le savait bien. Il me fit mettre tout près de son lit, et me pressant le front de ses lèvres plus tendrement encore que de coutume, il me dit : « Mon enfant, pardonne-moi de te quitter. Pour toi, j'aurais voulu vivre ; j'ai fait ce que j'ai pu pour qu'il fût ainsi. Mais ma vie était indissolublement liée à celle de ta mère ; le coup qui a brisé l'une, devait briser l'autre. »

Les larmes coupèrent la voix d'Henriette.

« Il lui a survécu six mois à peine ! » murmura mademoiselle Amaranthe en s'essuyant les yeux.

Henriette poursuivit :

« Mon père... oh ! je puis vous répéter une à une toutes ses paroles. Elles sont gravées là, dans mon cœur, aussi fortement que le premier jour. Mon père me témoignait le regret de me laisser, par sa mort prématurée, dans un état voisin de la pauvreté. « Toutefois, me dit-il, ce n'est pas là ce qui m'inquiète le plus. Il te faut, je le sais, peu de chose pour être contente ici-bas. Je t'aime trop pour te souhaiter une grande fortune ; toi-même ne la désires pas. — Une grande fortune est une épreuve redoutable à laquelle Dieu soumet quelques-uns, et dont il est rare qu'on sorte victorieux devant lui. »

« Pauvre père ! on eût dit qu'une mystérieuse inspiration de mourant lui révélait le péril, que, bientôt après, allaient me faire courir les millions du grand-oncle.

« Mais, reprit-il, tu arrives à l'âge où se fixe d'ordinaire la destinée des femmes, et tes parents, tes guides naturels, ne seront pas là pour t'aider à choisir le compagnon et le protecteur de ta vie entière. Cette pensée me tourmente et me rend la vie amère. »

« Alors il me donna de longues instructions sur ce sujet. — « Tu as, dit-il, pour t'éclairer, l'affection de ta tante, l'expérience de M. Griffet ; néanmoins, ne te hâte pas. Laisse à ta raison le temps de mûrir, à ta conscience le temps d'examiner... C'est ta raison, c'est ta conscience qui doivent juger en dernier ressort ; malheur à toi, si tu n'attendais pas leur arrêt ! Sois donc en garde, non contre de vils calculs d'intérêt, qui ne te viendront jamais à la pensée, mais contre toute sympathie aveugle, comme aussi contre toute exigence trop rigoureuse.

— « Avant d'associer ta vie à celle d'un autre, demande-toi seulement si cet autre t'inspire le sentiment qui est la base unique de tout attachement durable : l'estime ! »

« Je pleurais et ne pouvais parler ; mais il comprit bien que ses conseils étaient autant d'ordres pour moi. Il ne me dit plus que des choses consolantes, me bénit, et me remit en garde ici-bas à cet autre Père qui ne nous quitte jamais : notre Père qui est aux cieux ! »

La voix d'Henriette se perdit de nouveau dans les pleurs, et durant quelques minutes on n'entendit que les soupirs de la tante et de la nièce. M. Griffet attendait en silence. Henriette enfin se calma, et s'adressant à lui d'un air de déférence, mais de fermeté, dit simplement :

« Je n'estime pas M. Emile Fargeau, il ne peut être mon mari !

— Mademoiselle, permettez-moi de vous dire que

vous me paraîsez bien sévère. M. Emile Fargeau n'a rien fait, que je sache, pour motiver...

— Monsieur, vous êtes un homme d'honneur. Dites-moi : — « J'estime M. Fargeau ! » et je vous crois.

— Hum ! hum ! » grommela M. Griffet dans sa cravate.

Il avait eu, par ses correspondants de Paris, quelques renseignements qui l'empêchaient de répondre d'une manière plus nette à l'interpellation. Il se mit à arpenter le salon.

« Mon enfant, dit mademoiselle Amaranthe, je te souhaiterais un mari plus digne de toi qu'Emile Fargeau, mais on ne peut tout avoir. Et puis, avec le temps, tu le rendras meilleur..

— Ma tante, au contraire, soyez-en sûre, c'est M. Fargeau qui me formera le caractère, comme à Bibi. »

Mademoiselle Amaranthe soupira.

« Mademoiselle, reprit M. Griffet, en présence des intérêts puissants qui se rattachent à ce mariage, il faudrait des motifs bien graves pour justifier aux yeux des esprits sensés votre refus d'y consentir. Peut-être ne vous rendez-vous pas exactement compte de la position où ce refus vous laisserait. Permettez-moi de vous exposer...

— Pardon, monsieur. Permettez-moi plutôt de vous rappeler les paroles de l'Écriture :

« Mieux vaut un morceau de pain sec mangé avec joie, qu'une maison pleine de richesses, où règne la discorde. »

— Mais, mon enfant, dit mademoiselle Amaranthe, songe à tout le bien que tu pourras répandre autour de toi, avec ta grande fortune !

— Vous oubliez, ma tante, que l'administration de cette fortune sera entre les mains de M. Fargeau. Que pensez-vous qu'il en fasse ? »

M. Griffet se rapprocha.

« Cette observation, mademoiselle, est parfaitement fondée. Mais on peut rédiger le contrat de manière...

— Oh ! monsieur Griffet, vous voyez bien que vous ne l'estimez pas !

— Mon enfant, reprit encore mademoiselle Amaranthe, on dira que tu perds de gaieté de cœur six millions, pour une patte cassée et trois bouteilles de vin bues sans ta permission.

— Et moi, ma tante, je dirai que j'achète au prix de six millions le bonheur de n'être point la femme de M. Emile Fargeau de Saint-Géry, et que je fais un excellent marché. »

Henriette se leva, comme allégée d'un poids immense, et se mit à sauter par la chambre avec la légèreté d'une gazelle et la gaieté d'un enfant.

Mademoiselle Amaranthe ne put s'empêcher de rire.

Elle avait ri, elle avait pleuré. Elle était bien près d'être du parti de sa nièce.

M. Griffet ne riait pas.

« Enfin, mademoiselle, dit-il, vous réfléchirez, et j'espère que d'ici à quelques jours, vous reviendrez à des idées que j'oserai dire plus raisonnables. »

## XII

Durant les jours qui suivirent, Henriette plaïda



si bien sa cause auprès de mademoiselle Amaranthe, qu'elle acheva de l'attirer à son alliance. Force fut donc à M. Griffet d'écrire à Émile Fargeau pour lui communiquer les intentions arrêtées de sa pupille. Il le fit dans les termes froids et secs d'une irritation contenue.

« Je regrette, monsieur, disait-il en terminant, la résolution extrême prise par mademoiselle d'Ambreville. J'ai employé inutilement, pour l'en faire changer, le raisonnement et les conseils. Toutefois, mademoiselle d'Ambreville est jeune ; peut-être quelques bons procédés de votre part suffiraient-ils pour la ramener à d'autres sentiments. C'est à vous de voir ce que votre intérêt bien entendu doit vous inspirer sur ce point. J'ai l'honneur, etc. »

Le premier mouvement d'Émile Fargeau à la lecture de cette lettre, fut un énorme ébahissement. Mais, dans l'insinuation finale que M. Griffet y avait glissée, il crut presque aussitôt saisir le mot de l'énigme.

« La bonne plaisanterie ! » s'écria-t-il en haussant les épaules.

Il répondit cavalièrement à M. Griffet :

« Je suis fâché pour moi de n'avoir pas eu l'honneur de plaire à votre pupille ; je suis plus fâché pour elle de la comédie qu'elle s'obstine à jouer par le conseil de sa respectable tante. Veuillez les exhorter à ne pas la prolonger indéfiniment, et à m'accepter tel que je suis. Elles ne gagneront rien à attendre, car un an, deux ans, trois ans ne me changeront pas, et il faudra toujours en finir par là. Autant vaut donc demain qu'après-demain, et aujourd'hui que demain. J'attends néanmoins leur bon plaisir avec patience. Si c'est une gageure, nous verrons qui la tiendra le plus longtemps. — Agréez, etc. »

M. Griffet, dans l'espoir qu'Henriette reviendrait sur sa détermination, l'avait engagée, ainsi que mademoiselle Amaranthe, à la garder secrète ; mais je ne sais comment il se fait que, dans les petites villes, les choses secrètes finissent toujours par faire plus de bruit que les autres.

Toutes les dames accoururent à tour de rôle.

« On dit que vous rompez avec M. de Saint-Géry. Mais ce n'est pas sérieux ? — Mais ce n'est pas croyable ! — Mais ce n'est qu'un jeu ?

— Peut-être bien, dit en souriant Henriette. Je joue à qui perd gagne. »

M. Griffet fut obligé de faire un voyage, pour se soustraire à l'avalanche de questions dont il était accablé.

Des paris s'ouvraient de tous côtés qu'Henriette ne persisterait pas jusqu'au bout dans sa résolution.

Catherine, la vieille Marguerite et le vieux Jean déclarèrent en trio que mademoiselle d'Ambreville se comportait bravement, et que c'était bien fait de donner à ce cancre d'Émile Fargeau une pareille venette.

L'émotion pourtant se calma peu à peu. La curiosité resta en sentinelle, mais aucun fait important ne vint lui fournir l'occasion de crier : *qui vive*. Chacun à \*\*\* suivait le train ordinaire de sa vie.

Henriette continuait à conduire avec économie et sagesse le petit ménage de sa tante, à lire avec elle de bons livres, et à chercher tous les moyens possibles de se rendre utile ou agréable à autrui.

Francis Vertbois continuait, tout en étendant sa clientèle chez les riches, à visiter les indigents.

Il ne cessait de prendre grand soin de son vieux père infirme ; et, dans ses moments de loisir, s'occupait avec ardeur des travaux scientifiques et de l'étude de la nature.

Un mémoire envoyé par lui à l'Académie des sciences attira vivement l'attention de la docte compagnie.

Cela fit beaucoup d'honneur au jeune, médecin, et beaucoup de bruit dans la société de \*\*\*.

M. Griffet continuait de posséder l'estime des honnêtes gens, et d'égayer les jeunes générations par son habit noir, sa cravate blanche et sa courtoisie envers les dames.

Au moment voulu, il rendit à mademoiselle d'Ambreville un compte exact de tutelle, fort peu compliqué du reste, et l'engagea de nouveau à faire de sérieuses réflexions sur l'avenir qui l'attendait, lui rappelant qu'elle n'avait plus que quelques mois devant elle pour prendre un parti décisif.

Henriette le remercia, le pria de lui conserver son amitié ainsi que l'appui de ses conseils, et de lui dire si M. Émile Fargeau était réhabilité dans son opinion.

Plus d'une fois, dans le cours de l'année, mademoiselle Amaranthe, laissant brusquement tomber son tricot sur ses genoux, dit à sa nièce d'un ton effrayé :

« Henriette, songe pourtant à ce que tu fais. Six millions ! »

Henriette ouvrait un volume de Bossuet, et lisait à haute voix :

« Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de » tout le bien, etc. »

L'année s'écoula.

Le lendemain du jour où il fut légalement et définitivement constaté qu'Henriette d'Ambreville renonçait à l'héritage du grand-oncle, Francis Vertbois alla trouver M. Griffet. Après un assez long entretien, ce dernier lui dit :

« Allons ! vous le voulez, je vais de ce pas en causer avec mademoiselle Amaranthe. Cependant, réfléchissez encore une fois à tout ce que je viens de vous dire. Mademoiselle d'Ambreville n'a rien, je vous le répète. La pension que continuent à mademoiselle Amaranthe les enfants de cette princesse allemande dont elle a fait jadis l'éducation, est une pension viagère et meurt avec elle. Ainsi, rien dans le présent, rien en espérance.

— Hé ! mon cher monsieur, dans l'association du mariage, la charge, comme l'honneur de l'homme, n'est-elle pas de fournir à la famille son pain quotidien ?

— Vous avez le courage du travail et foi en vous-même ; c'est bien ! mais songez-y. Vous auriez chance de trouver un parti bien autrement avantageux, car avec vos talents, je vous le prédis, vous acquerriez gloire et fortune. »

Les yeux du jeune docteur brillèrent.

« Tant mieux ! répliqua-t-il. Ce sera pour elle. »

M. Griffet lui serra la main et dit :

« Vous êtes un brave garçon ! »

Or, si par hasard vous allez à \*\*\*, il se peut que vous rencontriez une jeune femme à la tournure



gracieuse, au maintien modeste, allant par la ville, doucement appuyée au bras de son mari, ou herborisant avec lui sur les vertes collines de la Belle-Vallée. Frappé du contentement sérieux et de la confiante affection imprimés sur la physionomie du paisible couple, vous en parlerez aux gens du pays. Alors, haussant les épaules, ils vous diront :

« Cette jeune femme-là ? c'est la principale curiosité de l'endroit. Vous la voyez tout heureuse de vivre dans notre petite ville, avec un simple médecin de province pour mari, après avoir jeté à ses pieds une fortune de six millions. Et pourquoi ? à propos d'une patte cassée, et de trois bouteilles de bordeaux bues sans sa permission. Oh ! la folle ! la folle ! »

Et M. Émile Fargeau de Saint-Géry ?

Un nuage couvre les péripéties de sa destinée ; mais ses amis apprendront avec regret sans doute qu'il vient de succomber à cette maladie si commune de nos jours, qu'on nomme le ramollissement du cerveau.

M. Émile Fargeau de Saint-Géry était, au point de vue de la consommation des cigares, l'un des hommes les plus progressifs du dix-neuvième siècle. Il est à craindre que sa mort imprévue ne produise un déchet notable dans les millions que l'impôt sur le tabac rapporte annuellement au trésor.

On ne saurait assez déplore la perte d'un citoyen si dévoué aux intérêts de la patrie.

Et les millions du grand-oncle ?

L'État, considérant la succession comme vacante, s'est empressé de mettre la main dessus. Néanmoins, de divers points de la France, il a surgi tout à coup une nuée de petits-neveux et de petites-nièces, dont nul ne soupçonnait l'existence, et qui la lui disputent.

On espère, si l'affaire est poussée toujours avec la même vigueur, que dans une cinquantaine d'années d'ici, les procès qui doivent en sortir pourront être terminés.

APHÉLIE URBAIN.

---

## Énigme Historique

Quelle est la reine de France, fille d'un de nos meilleurs rois, en qui semble vivre l'esprit simple et pieux du moyen âge, et qui fut unie à un prince en qui se personnifie, au contraire, la Renaissance tout entière ?

---

## REVUE MUSICALE

---

### MACBETH



Les sombres et terribles péripéties du drame anglais ne peuvent pas toujours se traduire par la musique. Un des grands caractères du génie de Shakespeare, c'est de jeter, en certaines situations bizarres et dramatiques, des mots sublimes de profondeur philosophique et d'inimitable originalité. On comprend que certains sujets du poète anglais aient pu séduire nos grands maîtres, mais il en est d'autres que nul n'aurait essayé de s'approprier, et qu'il faut laisser au drame. *Macbeth* est de ce nombre. Cette immense difficulté de vaincre des obstacles presque invincibles, devait tenter Verdi, l'homme des oppositions, des fureurs, du mouvement, des passions et du tumulte. La tâche était trop laborieuse pour que

l'œuvre vint au monde bien complète et bien portante. Il y avait eu dislocation dans la lutte du possible contre l'impossible. Mais des fragments épars de ce grand tout, il reste encore des beautés dont la postérité s'enrichira. Nous n'avons cessé de le dire et nous le répétons encore, le sujet est le plus grand ami ou le plus grand ennemi du compositeur. — L'un lui ouvre les portes de la gloire, l'autre le plonge dans les abîmes ; que les maîtres de l'art appliquent donc toutes les forces de leur intelligence à l'étude préalable du sujet qu'ils veulent traiter.

L'opéra de *Macbeth*, écrit à Florence en 1847, y obtint un succès brillant, mais peu durable, que ne confirmèrent pas les autres capitales de l'Italie. C'est sans doute pour ce motif que le Théâtre-Italien mit si peu d'empressement à nous le faire connaître. Le premier point que toute personne sensée doit reconnaître, c'est que dans la pièce de Shakespeare, pas



plus que dans le libretto, il n'y a personne à qui le spectateur puisse s'intéresser. Les individus arrivent sans qu'on sache ce qu'ils sont, et disparaissent avant qu'on ait eu le temps de les connaître. Le roi Duncan traverse la scène, dit bonsoir à lady Macbeth et va se coucher. Que m'importe à moi, spectateur, qu'on le frappe pendant son sommeil ! est-ce un brave ou un lâche, un bon prince ou un tyran ? Banquo est assassiné par Macbeth. Qu'est-ce que Banquo ? Le librettiste obligé de laisser le champ libre aux cavatines, aux morceaux d'ensemble, à la marche des modulations, n'a pas eu le temps de montrer en lui le sujet fidèle, le chevalier sans peur et sans reproche, l'honnête homme, antithèse vivante de Macbeth, l'homme de criminelles fureurs.

Une des grandes difficultés de l'opéra, c'étaient les trois sorcières. A qui confier ces rôles d'une couleur si fortement accentuée, mais trop courts malheureusement ? On ne pouvait espérer que des artistes de talent s'en chargeassent, et des comparses n'y eussent produit aucun effet. On a cru se tirer d'affaire, en mettant un chœur en place du trio. On s'est trompé. Trois sorcières, au milieu d'une lande déserte, éclairées par les dernières lueurs du crépuscule, lançant à Macbeth des paroles énigmatiques, accompagnées de gestes bizarres et mystérieux, peuvent frapper l'imagination. Trente sorcières et trente sorciers, débitant des périodes musicales ne lui disent rien. A la seconde évocation, où l'on voit apparaître successivement tant de spectres, le chœur des sorcières a été doublé d'un chœur de danseuses, dont le costume n'a rien d'inférieur, et qui figureraient aussi agréablement

dans le salon du roi d'Écosse, que dans la sombre caverne où on les voit manœuvrer.

Il y a d'excellents morceaux au point de vue musical ; par exemple : la marche instrumentale au son de laquelle le roi Duncan fait son entrée dans le château, dont il ne doit point sortir vivant ; l'air de Macbeth méditant son forfait, et le duo qu'il chante avec sa compagne, quand le crime est accompli ; enfin, le morceau d'ensemble qui termine le premier acte, et où les parties vocales sont distribuées avec l'habileté particulière au maître italien. Tout cela est digne de Verdi.

Le second acte est moins riche ; la scène où l'ombre de Banquo apparaît à Macbeth nous a semblé faiblement traitée. Mais le compositeur prend une éclatante revanche dans le finale où Verdi a joint aux qualités particulières qu'il déploie en pareil cas, une forme plus nouvelle et un caractère plus original. L'air du somnambulisme, chanté par lady Macbeth, est d'un grand style et d'une expression énergique et terrible. C'est assurément le morceau le plus remarquable, le plus beau de la partition. Si tout y était de cette force, *Macbeth* devrait être classé parmi les œuvres où le maître a montré le plus de génie. Il n'en a pas été ainsi. Il y a beaucoup de morceaux faibles, d'une couleur terne, d'une originalité douteuse, dont les violences vocales et l'instrumentation bruyante ne dissimulent pas la faiblesse. Quoi qu'il en soit, il y a de grandes pages dans cette œuvre, et le Théâtre-Lyrique doit être fier de l'avoir ajoutée à son répertoire.

M. L.

## Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



AUTRE jour, en sortant du Salon avec mon père, j'eus la bonne chance de rencontrer Lucie et Marie qui, escortées de leur, se promenaient aux Champs-Élysées.

Courir les uns vers les autres, échanger d'amicales poignées de main et de joyeux bonjours, tout cela fut l'affaire d'un instant.

« Nous asseyons-nous ? » demanda Lucie.

Je consultai mon père du regard, et comme je vis qu'il ne demandait pas mieux que de continuer la discussion qu'il venait d'entamer avec son vieil

ami, j'allongeai la main vers une des chaises de fer qui s'élevaient autour de nous, tandis que Lucie et sa sœur en faisaient autant. Quand nous fûmes bien installées et nos mentors aussi :

« Que c'est joli ces Champs-Élysées, s'écria Marie ; il ne doit certainement pas y avoir dans aucune capitale d'Europe de plus délicieuse promenade ! »

— On parle cependant beaucoup d'Hyde-Park et des jardins de Kensington en Angleterre, du Parc à Bruxelles, sans compter une foule de lieux de plaisance très-remarquables dans les autres pays.

— Bah ! répondit notre gentille patriote, je suis



sûre qu'ils sont à cent lieues de nos Champs-Élysées ! Voyez donc cette animation, cet entrain, ces jeux de toutes sortes, ces coquettes boutiques ambulantes, ces équipages, ces magnifiques chevaux, ces toilettes, ces jolis visages !

— Les jolis visages sont de tous les pays, ma chère !

— Et ces beaux ombrages, reprit Lucie, ces ravissantes corbeilles de fleurs, ces fontaines, ces pelouses, ces allées qui serpentent ?

— Genre paysager, genre anglais... il faut rendre à César ce qui est à César !

— Allons, Jeanne, vous êtes contrariante aujourd'hui ! Laissez-moi me glorifier en paix d'être Française.

— Oh ! mesdemoiselles, la jolie, la vaporeuse toilette dans cette voiture armoriée ! s'écria en ce moment Marie. Tâchez donc de voir la figure de la dame qui la porte.

— Eh mais, fit Lucie, c'est la belle Valentine de V...

— En vérité, comment n'est-elle pas à la campagne ou aux eaux, à pareille époque ?

— Peut-être à cause de la santé de la vieille dame qui l'accompagne, sa grand-mère, je crois, répondis-je.

— Elle paraît, en effet, bien débile, cette pauvre dame. Tiens, voilà la voiture qui s'arrête ; elles vont descendre. La vieille dame veut sans doute s'asseoir un instant sous ces beaux arbres.

— Attention, mesdemoiselles ! il faut qu'elles passent tout près de nous pour atteindre les seuls sièges vacants ; mademoiselle de V... nous reconnaîtra, je suppose. Préparons-lui un gentil salut. »

Mais nous en fûmes pour nos frais de politesse. La belle Valentine, occupée de voir si la queue de sa robe blanche à reflets roses flottait avec grâce sur le sable de l'allée, nous marcha presque sur les pieds sans daigner nous apercevoir. Puis elle s'assit à deux pas de nous, déploya nonchalamment son ombrelle de soie rose recouverte de mousseline brodée comme sa robe, rajusta le nœud de son chapeau-empire, enguirlandé de roses pompons, et se mit à regarder, d'un air ennuyé et boudeur, non pas comme nous les gens qui l'entouraient (elle nous vit bien cependant !), mais les moucheron qui volaient, les petits nuages blancs qui flottaient sur le ciel bleu, et les équipages qui passaient au loin dans l'avenue. Son regard ne s'animait que quand une voiture armoriée comme la sienne traversait la chaussée. Par malheur ces voitures étaient rares... et en le constatant, le visage de la belle Valentine reprenait une expression plus boudeuse et plus ennuyée que jamais.

Je suivais depuis un instant avec une curiosité qui n'était pas exempte de malice, les diverses expressions de la physionomie de mademoiselle de V..., quand Marie m'arracha brusquement à mes observations. Elle n'avait pas dit un mot depuis l'arrivée de Valentine, absorbée qu'elle était de son côté par la contemplation de sa toilette.

« Assurément, Jeanne, on est bien heureuse d'être riche !

— Je pensais justement tout le contraire, Marie.

— Vous ne me ferez pas croire cependant, que cette belle mademoiselle de V..., qui peut porter

de si ravissantes toilettes, des toilettes que nous autres nous n'oserons jamais aborder, n'est pas dix fois plus heureuse que nous !

— C'est cependant ma pensée tout entière ! Chaque position a son revers de médaille et ses ennuis relatifs. En ce moment, par exemple, mademoiselle de V..., dont vous enviez le sort, souffre cruellement par l'amour-propre.

— Comment cela ? qu'en savez-vous ?

— Elle enrage de se voir à Paris, parce qu'il est de mode d'être en cette saison partout ailleurs, et elle se trouve très-dépaysée, très-déplacée, très-ridicule, tranchons le mot, au milieu de tout ce monde qui n'est pas son monde.

— Le pensez-vous ?

— Écoutez, pour vous en convaincre, sa conversation avec la dame qui l'aborde ; ce ne sera pas indiscret, allez, elles parlent assez haut ! »

Marie se retourna vivement. La belle Valentine, en effet, se soulevait languissamment sur son siège pour tendre le bout de ses doigts gantés à une jeune femme arrivant auprès d'elle.

« Eh quoi ! chère, s'écriait-elle, encore ici, vous aussi ? Je croyais avoir seule ce ridicule !

— Hélas ! ne m'en parlez pas, reprit la dame, je suis honteuse d'être, par une chaleur pareille, dans ce désert de Paris !

— Pas si désert ! murmura Marie en promenant son regard sur la foule bariolée qui se pressait de toutes parts.

— C'est comme moi, répondit Valentine avec dépit, vous me voyez bien confuse d'être trouvée par vous en pareil entourage ; mais ma grand-mère, qui ne peut s'absenter cette année, a la manie...

— Oh ! fit Marie scandalisée.

— De venir ainsi respirer en public. Pour moi, je me cacherais volontiers au fond d'une boîte !

Nous n'en écoutâmes pas davantage, cela suffisait.

« Eh bien ? dis-je à Marie.

— Jeanne, vous êtes une vraie sorcière ! votre perspicacité me fait peur.

— Vous convainc-elle au moins ?

— Pas tout à fait encore, car le tourment de la belle Valentine ne me paraît pas un tourment bien réel, ni bien digne de pitié.

— C'est certain... mais quand on n'a pas de maux réels, on s'en forge d'imaginaires, et l'on en souffre tout autant que s'ils étaient véritables : c'est là le cas de mademoiselle de V...

— Un autre écueil de la richesse, reprit Lucie, c'est qu'on se blase sur bien des choses, quand on peut, sans obstacle, satisfaire toutes ses fantaisies. Certes, ce serait une privation si le luxe, le bien-être auquel on est accoutumé venait à faire subitement défaut ; mais tant qu'il est l'accessoire journalier de l'existence, on en use sans éprouver, pour cela, une bien forte dose de satisfaction. Au lieu que nous, à qui il manque tant de choses, quel plaisir nous fait goûter la plus petite jouissance inusitée ! Comme nous la savourons complaisamment, comme...

— Mesdemoiselles, interrompit en ce moment mon père, il faut partir. Vous reprendrez votre conversation à la maison, nous dinons tous ensemble.

— Quel bonheur ! quel bonheur ! s'écria Marie en battant des mains et en sautant de joie !

JEANNE.



## MODES

Ce n'est certainement pas en vain que celles de nos lectrices qui sont *forcées d'apporter une grande économie dans leur dépense de toilette*, feront appel à mes conseils; ils ne leur feront jamais défaut, non plus qu'à nos jeunes élégantes, que nous espérons diriger dans la voie du véritable bon goût.

Examinons donc le trousseau de deux jeunes filles de dix-huit et vingt ans, ayant une pension très-modeste, et cependant allant *un peu* dans le monde; ces deux sœurs désirent être toujours mises absolument de même. Les robes de mousseline, organdi ou étoffes de fantaisie pouvant *dater* seront impitoyablement exclues; si une robe claire un peu habillée leur est indispensable, elles auront une robe en lins fond blanc, à fine rayure bleue ou noire, ou gris clair uni, avec le petit paletot pareil. L'hiver prochain, cette robe sera encore d'une grande ressource pour petite soirée; il ne faut pas vous imaginer, mesdemoiselles, qu'une *robe de soie* est absolument nécessaire; bien que le luxe soit arrivé à un degré effrayant, une toilette simple, exécutée avec goût, sera toujours admise. Si par la générosité de quelque grand parent, ou à la suite de longues économies, on parvient à avoir la somme nécessaire à l'achat de cet objet tant désiré, je ne saurais trop recommander les plus grands soins dans l'achat de l'étoffe; cette robe devant durer longtemps, il faudra choisir soit de l'uni, soit un petit dessin peu marquant, d'une nuance moyenne, qui ne soit pas *démodée* au bout de deux ou trois ans; l'aunage devra être compté grandement, afin de pouvoir faire face à toutes les variations de la mode; il est bien entendu que nos deux jeunes économistes seront elles-mêmes leur couturière, leur lingère, leur modiste, etc. Pour les chapeaux, je leur accorderai cependant d'avoir recours à la modiste de temps en temps — pour les chapeaux habillés. Nous bannirons de la liste les capotes en tulle et en crêpe blanc, bleu clair, rose, mauve, etc.; ces nuances fort jolies vont parfaitement aux jeunes visages, mais ces chapeaux ont trop peu de durée, et on n'a pas même la ressource de les porter avec une toilette négligée. Pour l'été, le chapeau habillé sera en crin blanc orné de rubans blancs ou de nuance assortie à la robe ou à l'ornement de la robe; le crin est très-solide, il peut être nettoyé plusieurs fois; et enfin, teint en noir, il rendra encore de très-grands services comme chapeau de demi-toilette. Je ne voudrais pas interdire complètement, comme pardessus habillé, l'écharpe de taffetas noir, mais je vous conseillerai, si elle est assez étoffée, de la convertir en casaque. L'écharpe, pareille à la robe, en gaze ou autre étoffe légère est encore portée par quelques jeunes filles.

J'allais oublier dans les grandes toilettes du trousseau dont nous nous occupons aujourd'hui, une toilette pour un bal *probable* à l'occasion du mariage d'une amie; c'est là que toute l'adresse des jeunes ouvrières doit se déployer, afin de faire simplement avec de la tarlatane blanche, bleue, rose, verte ou mauve, des ornements sur une robe en tarlatane blanche bon marché. La coiffure sera en ruban, ou en fleurs naturelles, si faciles à se procurer dans la belle saison.

Maintenant, mesdemoiselles, que nous avons résolu

la première partie du problème, ne négligeons pas la plus importante des économies, celle qui porte sur les vêtements de tous les jours; une robe en alpaga noir est indispensable en toute saison; avec un manteau en drap léger, ou un châle et un chapeau de paille orné simplement, la toilette sera très-convenable même pour une visite (non de cérémonie); la même robe, lorsqu'elle sera défraîchie, pourra être retournée, remise le haut en bas; s'il ne reste plus de morceaux pour réparer le corsage, on coupera un lé en biais et on le réunira de chaque côté au lé de derrière; on pourra donc retirer un lé sans diminuer l'ampleur de la robe; si le corsage ne peut être raccommode, on emploiera ce lé pour remettre une *ra-longe* au bas de la jupe et on posera un ornement sur la couture; dans le corsage on fera une ceinture à pointe et l'on fera une veste en alpaga ou en taffetas. Le noir étant très en vogue pour les ornements, même aux robes de couleur, j'engage nos lectrices à faire teindre en noir tous leurs rubans fanés, et à les utiliser pour garniture de robe.

Une robe grise en cretonne ou mohair sera nécessaire pour les sorties habituelles avec le petit paletot pareil ou en drap léger; si elle n'est plus neuve, elle peut être rafraîchie dans le bas par un revers de quinze à vingt centimètres, formant feston sur la robe; ce revers sera en cretonne de même nuance, mais de teinte plus foncée que la robe; le corsage et la veste ou le paletot seront bordés de même.

Quant au costume d'intérieur, nos jeunes amies devront utiliser leurs anciennes robes avec des vestes en alpaga noir ou en toile de lin. Nous avons donné plusieurs fois le moyen d'allonger et d'élargir les jupes; il leur sera donc facile de mettre ces renseignements à profit.

Les magasins offrent aujourd'hui les marchandises les plus séduisantes pour la saison des eaux et les toilettes de campagne: tout le monde s'occupe de cette émigration annuelle. Si deux personnes se rencontrent, vous pouvez être sûres qu'elles diront: « Où allez-vous? » et: « Quand partez-vous? » Aujourd'hui c'est un usage de quitter Paris pendant la belle saison, on croirait déroger si l'on manquait à ce *devoir*. Du reste pour beaucoup de femmes, c'est une occasion de porter des toilettes qu'elles n'oseraient pas porter à la ville, et elles usent souvent un peu largement de ce droit. Mais laissons les excentricités de côté, pour faire un choix raisonnable dans les costumes commodes à porter.

Nous commencerons d'abord par abandonner les robes traînantes et à garnitures, si embarrassantes en voyage. Les jupons pareils aux robes sont alors d'une grande ressource; il ne faut pas croire cependant que je vous engage à acheter pour un costume complet l'étoffe nécessaire pour deux robes, — je vous dirai tout bas, que même les élégantes font le jupon en percaline et que dans le bas, seulement, elles mettent une bande pareille à la robe, de 40 centimètres environ, sur laquelle est posé l'ornement; le jupon est moins ample que la robe et descend à la hauteur de la botte; la robe est relevée à chaque lé par une patte qui reste fixée par un bouton à la robe et au jupon; on peut ainsi, avec une bottine en chevreau ou en peau jaune, se promener sur une plage humide, sans craindre de perdre une jolie toilette.



Les toilettes de bains de mer se font généralement en étoffe de laine : le granité, le mohair, le linos, l'alpaga, sont les meilleures étoffes à emporter ; Quant aux robes en mousseline ou en organdi, je ne conseillerai jamais à une jeune fille économe de les adopter en voyage ; ces robes ne sont bonnes qu'à la ville ou lorsque l'on est installée chez soi, à la campagne, et que l'on a une femme de chambre pour s'occuper de les faire blanchir, repasser, etc. ; ou bien encore si l'on est capable de repasser soi-même une robe de mousseline.

J'ai vu de si jolies toilettes préparées pour la saison des eaux que je ne veux pas terminer sans vous donner le détail de quelques-unes.

Comme toilette simple et de fatigue, je citerai le granité pintade sur fond gris ; le jupon orné dans le bas d'un volant à plis creux de 10 centimètres ; dans chaque creux du volant est posée une bouclette en ruban bleu retenue au-dessus du volant par un bouton carré en nacre ; la jupe est relevée par des pattes en

taffetas bleu avec bouton de nacre, la casaque, presque ajustée n'a pas d'autre ornement que des revers, en taffetas bleu, retenus par des boutons de nacre ; des revers et des jockeys en taffetas bleu ornent la manche ; on met avec cette toilette le chapeau anglais en paille noire avec bords très-étroits, tombant devant et derrière, orné d'un oiseau à plumage bleu et d'une écharpe en tulle noir retenue par une agrafe en nacre.

Une autre toilette plus élégante se fait en linos blanc ; le jupon est orné d'une petite corde en soie rouge formant branche de corail ; les lés de la robe sont relevés avec des pattes retenues par des boutons en corail ; la casaque est bordée tout autour d'une corde en soie rouge et boutonnée avec des boutons en corail ; la casquette écossaise en crin blanc est bordée d'une plume blanche et de deux rangs de perles de corail.

Les coiffures à bandelettes se font assorties à la nuance de la toilette.

## EXPLICATIONS

### Planche VII

**COTÉ DES BRODERIES.** — 1, Mouchoir avec A. G. — 2, J. C. enlacés — 3, *Suzanne* — 4, B. C. enlacés — 5 et 6, Parure mignardise — 7, Écusson avec B. G. — 8, Taie d'oreiller — 9 à 34, Alphabet pour la taie d'oreiller — 35, Semé — 36, J. B. pour drap — 37, F. Z. enlacés — 38, B. D. enlacés — 39, Mouchoir avec N. C. — 40, *Fanny* — 41, Semé — 42, Petit semé — 43, J. D. — 44, *Sophie* — 45, E. M., linge de table — 46, Guimpe — 47, Garniture — 48, Bande — 49, Bande — 50, Écusson avec J. G. — 51, I. P. enlacés — 52, D. B. enlacés — 53, Bande — 54, *Claire* — 55, F. G. — 56, Garniture — 57, Mouchoir.

**COTÉ DES PATRONS.** — 1 à 4, Écharpe à capuchon — 5 à 12, Corsage blanc — 13 à 17, Ménagère avec courroies — 18, Étoiles au crochet — 19 à 23, Fleur en papier — 24 à 26, Bénitier — 27 et 28, Devant de foyer en feuilles de roses.

### COTÉ DES BRODERIES

1, Mouchoir avec A. G. dans un écusson, feston, plumetis et cordonnet.

2, J. C., anglaise enlacés, plumetis, cordonnet et pois.

3, *Suzanne*, anglaise, plumetis et cordonnet.

4, B. C., anglaise enlacés pour linge de table, plumetis, cordonnet et pois.

5 et 6, Parure avec garniture en mignardise. La broderie se fait sur nansouk double, plumetis, cordonnet, pois et feston. On fait la mignardise lorsque la broderie est complètement dessinée ; on dessine la mignardise sur un papier, puis on fixe le col sur le papier en dedans du dessin, on coud la mignardise sur le papier, et on la réunit au col par les jours indiqués au côté droit du col, en ayant soin de passer le fil deux fois aux endroits où la mignardise se croise.

7, Écusson avec B. G., plumetis, cordonnet et point de sable.

8, Taie d'oreiller, plumetis, feston et pois.

9 à 34, Alphabet pour la taie d'oreiller, plumetis, feston et pois.

35, Branche pour bande de corsage blanc, plumetis, cordonnet, feston et point de sable.

36, J. B., pour drap, plumetis, cordonnet, feston et pois.

37, F. Z., romaine enlacés, plumetis.

38, B. D., romaine enlacés, plumetis.

39, Mouchoir avec N. C., plumetis, cordonnet, point de sable, feston et jours.

40, *Fanny*, anglaise, plumetis et cordonnet.

41, Branche pour corsage blanc, plumetis, cordonnet et broderie russe.

42, Petit semé pour trousseau ou layette, plumetis, cordonnet et pois.

43, J. D., gothique pour linge de table, plumetis et cordonnet.

44, *Sophie*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

45, E. M., gothique, linge de table, plumetis et cordonnet.

46, Guimpe pour jeune fille, plumetis, cordonnet et pois.

Elle se fait en deux parties, en rapportant la pièce plissée que l'on taille sur le patron après avoir fait les plis ; l'entredeux du tour du cou est aussi rapporté après ; la ligne ponctuée placée sur



l'un des côtés du patron, indique le milieu du devant; il faudra donc plier l'étoffe en double pour tailler cette partie; la couture d'épaule et les plis se font avant de dessiner les entredeux.

47, GARNITURE pour la guimpe, plumetis, cordonnet, pois et feston.

48, BANDE pour jupon ou robe d'enfant, plumetis, cordonnet, pois et broderie russe.

49, BANDE pour jupon, à exécuter sur flanelle blanche ou de couleur. Le tour des feuilles et les dessins en *colimaçon* se font en lacet très-fin ou en point de chaînette, les branches et les nervures des feuilles en broderie russe; on peut faire ce dessin en soies de différentes nuances.

50, ECUSSON avec J. G. enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.

51, L. P. enlacés à l'impériale, plumetis et cordonnet.

52, D. B., romaine enlacés, plumetis.

53, BANDE soutachée, pour robe et confection.

54, Claire, anglaise, plumetis et cordonnet.

55, F. G., romaine, plumetis.

56, GARNITURE, feston, plumetis et cordonnet.

57, MOUCHOIR, application.

### COTÉ DES PATRONS

1 à 4, PATRON DE L'ÉCHARPE A CAPUCHON, toilette de bains de mer ou de campagne, de la gravure de modes de ce mois.

1, Devant.

2, Moitié du dos.

3, Moitié du capuchon dessous.

4, Moitié du capuchon dessus.

Cette écharpe doit être exécutée en étoffe pareille à la robe, comme celle de notre gravure, avec ornement en corde; ou en flanelle soit rayée, soit à carreaux; ou blanche, unie, bordée et ornée en galon noir, bleu, violet, rouge, etc. Les œillets marqués au n° 4 sont disposés pour passer la corde semblable à celle de la robe qui sert à froncer le capuchon, ou un ruban de nuance assortie au galon, si l'écharpe est bordée. Le capuchon est doublé en taffetas léger, de la nuance de l'ornement. Le patron n° 4 est, comme on peut le voir d'après les lettres de raccord, un peu plus grand que le patron n° 3. Il faudra donc mener le dessus en le réunissant au dessous, afin de donner plus de grâce et d'ampleur au capuchon.

5 à 12, CORSAGE BLANC.

5, Devant.

6, Moitié du dos.

7, Encolure.

8, Manche dessus.

9, Manche dessous.

10, Poignet de la manche.

11, Jockey.

12, Croquis.

Taillez, pour chaque devant et pour le dos, une bande de la hauteur de chacun des patrons; préparez les plis, puis posez de nouveau l'étoffe sur les patrons pour les tailler; vous faites les pinces comme à un corsage plat ou vous froncerez le bas dans la ceinture; si vous ajoutez, comme au croquis, l'encolure en toile ou en mousseline brodée, vous taillerez, en outre, sur vos patrons, en suivant les lettres de raccord, la partie du patron n° 7, qui devra être remplacée par

la toile ou la mousseline; vous supprimerez également moitié sur le devant, moitié sur le dos, si vous réunissez ces deux parties par un entre-deux ou une bande en toile sur l'épaule; la manche est taillée en un seul morceau, en plaçant le droit fil sur la ligne n'ayant pas de lettres de raccord. Si vous faites le dessus d'épaule par une bande en toile brodée en soutache ou en cordonnet noir, ou en mousseline brodée, vous ferez de même la bande du devant, le jockey, le poignet et l'encolure; vous les garnirez, s'ils sont en toile, d'une petite bande festonnée en noir, et d'une valenciennaise s'ils sont en mousseline. Ce patron peut également servir pour les robes en étoffes légères, ainsi que pour canezou en grenadine noire pour deuil.

13 à 17, MÉNAGÈRE A COURROIES.

13, Intérieur.

14, Extérieur.

15, Poche.

16, Détail du travail grossi.

16 bis, Travail de grandeur naturelle.

17, Croquis de la ménagère fermée.

Tracez sur un carré en canevass de Chine le patron n° 14 avant de le tailler, ajoutez de chaque côté la largeur indiquée pour les franges, que l'on fait dans toute la longueur de la ménagère lorsqu'elle est terminée. Faites sur ce carré le dessin dont le travail est grossi au n° 16, il est composé de points capitonnés en cordonnet de couleur, alternés avec des points noués en cordonnet d'or; la broderie terminée, vous taillez, sur le patron n° 13, un carré en taffetas ou moire de la nuance des points capitonnés; taillez deux morceaux de cette doublure sur le patron n° 15, pour les deux poches du milieu; faites une coulisse, à 8 millimètres du bord, pour passer un caoutchouc de 5 centimètres qui servira à froncer le haut de la poche; vous le fixez à la doublure par un petit galon piqué noir ou un peu plus foncé que la doublure. Placez à l'extrémité, à droite des poches, une bande de 5 centimètres et demi de hauteur, à laquelle vous faites une coulisse avec caoutchouc et que vous fixez sur la doublure, dans toute la largeur, pour faire la grande poche indiquée au patron n° 13; puis, toujours en vous dirigeant sur ce même patron, vous posez à gauche une flanelle double, découpée à petites dents, que vous fixez à la doublure par une piqure; placez, en travers sur la bande parallèle à la grande poche de l'extrémité, un caoutchouc, de 5 à 6 centimètres, sur lequel vous ferez, par des piqures, les divisions nécessaires pour placer les ciseaux et les autres accessoires, sauf le dé, pour lequel vous placez de l'autre côté un caoutchouc de 4 à 5 centimètres, vous recouvrez chacun de ces caoutchoucs d'une poche fixée, de trois côtés à la doublure.

Faites un rempli tout autour de la doublure et bâtisiez-la à l'envers du canevass de Chine, auquel vous faites un rempli sur les deux petits côtés seulement; vous posez un petit galon de la même nuance que celui des poches, à l'extérieur vous le fixez par un surjet, et à l'intérieur par de petits points devant, que vous ferez en piquant alternativement en dessus et en dessous, comme lorsque vous travaillez au métier.

Tirez les fils dans la longueur sur toute la partie du canevass dépassant la doublure, afin d'obtenir l'effilé sur les deux grands côtés, comme à la partie échan-



tillonnée au n° 14. Vous fixez les courroies sur le canevas par une piqure de chaque côté à l'endroit indiqué au n° 14, en laissant libre la partie sur laquelle sont les œillets.

Pour fermer la ménagère, dans laquelle on peut transporter son ouvrage, on la roule sur elle-même, puis on attache les courroies, ce qui lui donne, comme on le voit au n° 15, l'aspect d'une couverture de voyage en miniature.

On peut encore faire cette ménagère à moins de frais en utilisant des morceaux de flanelle de couleur, de drap noir ou de couleur, de cachemire ou de velours, en les ornant de soutache de petits velours ou d'une broderie quelconque. Le prix des courroies est de 2 fr. 50 c., chez M<sup>me</sup> Ribaut, 3, rue de Rohan, qui se charge également de faire monter la ménagère.

18, ÉTOILES AU CROCHET. L'explication en sera donnée le mois prochain.

19 à 23, FLEUR EN PAPIER. POIS DE SENTEUR.

On peut le faire en papier rose ou en papier mauve de deux nuances. Taillez, en nuance très-claire, un pétale sur le n° 20, et collez-le sur la tige en fil de fer que vous avez plié pour former une petite boule à l'intérieur; ce pétale doit être *boulé* avant de le fixer à la tige, en le pliant en deux dans la hauteur. Puis, vous taillez un pétale sur le patron n° 21, en papier plus foncé, que vous *boulez* également et que vous collez par la pointe du bas au fil de fer du premier pétale, et en le refermant légèrement; vous collez ensuite le pétale n° 22, par la pointe, au bas de la fleur et en laissant ouvert ce pétale, qui a été légèrement *boulé*. Le calice n° 23 se taille en papier vert et enveloppe le bas de la fleur; on passe la tige au papier vert et en disposant les feuilles et les boutons comme l'indique le croquis n° 19. On trouvera les fournitures chez M<sup>me</sup> Périnelle, 43, rue Richelieu.

24 à 26, BÉNITIÈRE AVEC APPLIQUES EN CUIR.

24, Patron du bénitier.

25, Détail du travail grossi.

26, Croquis du bénitier monté.

Tracez sur du canevas ordinaire le patron n° 25 et le trait intérieur sur lequel est posé le *perlé* en cuir; le travail, entre les deux traits, est en point ordinaire en soie d'Alger noire; suivez, pour le travail de tout le fond, le croquis n° 25, en soie d'Alger de couleur; vous faites sur chaque carré un grand point croisé indiqué au même croquis, en cordonnet d'or; puis vous placez les appliques en cuir et la coquille. Taillez deux cordons minces sur le patron n° 24 et un morceau de taffetas de la nuance du fond, ayant tout autour deux centimètres de plus que le patron; vous fixerez l'un des cartons au bénitier et l'autre au taffetas, en suivant la même méthode que pour la pelote de poche 18 à 20, planche d'avril; vous réunissez ensuite le dessus et le dessous par un surjet tout autour du bénitier, vous couvrez ce surjet d'une corde de la nuance des appliques en cuir, en formant un anneau à la pointe du haut pour le suspendre.

On se procurera les appliques et les fournitures pour ce petit travail à l'adresse donnée pour la ménagère n°s 13 à 17; le prix, sauf la corde et le taffetas, est de 16 fr.

27 et 28, DEVANT DE FOYER.

27, Cadre préparé pour recevoir les feuilles de roses.

28, Croquis du devant de foyer posé dans la cheminée.

Faites avec quatre morceaux de latte un cadre de la grandeur de l'ouverture de la cheminée, posez des pointes, à tête large, de cinq en cinq centimètres, collez sur l'autre côté des lattes, du papier ou de la percaline vert foncé; tendez ensuite dans les deux sens du fil de fer n° 20, en tournant une fois autour de chaque pointe; il est facile de suivre le fil sur le croquis n° 27; ensuite vous fixez, en commençant par le haut, les branches de feuilles dont vous tournez les tiges aux endroits où les fils se croisent; il faut diriger ces feuilles dans tous les sens afin de leur donner l'air d'un rosier naturel; les feuilles doivent être de grandeurs assorties, et bien qu'entremêlées dès le haut, les petites devront être en majorité dans le haut et les grandes dans le bas. Lorsque vous aurez placé une branche de feuilles à chaque croix du fil de fer, vous regarderez à une petite distance les endroits où vous devrez ajouter une ou deux branches pour combler les vides, puis vous poserez ensuite quelques roses, ou mieux encore des boutons de roses de diverses grandeurs, en les espaçant et évitant de les poser symétriquement; vous pourrez facilement vous rendre compte de la dimension de notre modèle sachant que les clous sont placés à cinq centimètres de distance. Il faut pour exécuter un devant de foyer de cette grandeur 9 douzaines de branches qui sont toutes par 3 feuilles; on se les procurera à 40 centimes la douzaine à l'adresse donnée pour les fournitures de la fleur en papier n°s 19 à 23. Quant aux fleurs, les moins fanées de celles que vous aurez retirées d'un chapeau ou d'une coiffure, étant *déchifonnées* et redressées, paraîtront encore fraîches au milieu du feuillage.

### TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin égyptien sur canevas de Chine; ce quart de coussin pourra être modifié pour chaise; la broderie se fait en point croisé ordinaire en soie d'Alger; les jeunes filles d'une grande adresse en tapisserie pourront exécuter les têtes au petit point, et multiplier les nuances.

### ABAT-JOUR

Premier quart d'un abat-jour de lampe, dessin imitation de vitraux; chaque quart aura une rosace différente.

### GRAVURE DE MODES

*Toilette de jeune femme.* — Robe en foulard shanghai, ornée sur les coutures et dans le bas de choréées en taffetas noir; corsage à basques découpées garni sur les coutures des mêmes choréées. — Chapeau en paille de riz orné de dentelle noire et d'épis de blé maïs.

*Toilette de jeune fille.* — Toilette en granité, jupon orné d'une corde en soie; robe relevée à chaque lé par une corde terminée par des glands; corsage à ceinture. — Écharpe à capuchon doublée de taffetas bleu et garnie de la même corde. — Ombrelle en gros grain écru doublée, avec manche en bois sculpté.



*Costume de petit garçon.* — Tout le costume est en coutil; veste-habit garnie de petits galons en laine rouge; gilet à deux pointes avec boutons de corail;

pantalon droit orné de galons de laine. — Cravate en foulard. — Chapeau Derby en paille noire, orné d'un petit galon rayé blanc et rouge.

## Logogriphe

J'ai quatre pieds; pourtant mon nom est d'un chrétien :

Il rappelle celui de plus d'un souverain;  
De plus d'un saint pontife, illustre dans l'Eglise,  
A la foi sous l'un d'eux Albion fut conquise;  
Des lettres et des arts, en outre, protecteur,  
Fut d'un siècle éclatant le noble inspirateur.  
— Je représente encore un royaume d'Espagne,  
— Un des quatre évêchés de la Basse-Bretagne :  
Là des Celtes on trouve et la langue et les mœurs,  
La vive et ferme foi, la pureté des cœurs.  
— Marchant queue avant tête, et tête par derrière,  
Je viens pour annoncer paix et joie à la terre,  
Et mon cri triomphant est partout répété  
Comme un chant de victoire et d'immortalité.

— Sur trois pieds je recule au temps des premiers [âges :

J'ai repeuplé le monde; et mes enfants, peu sages,  
Perdant le souvenir de mes traditions,  
Bientôt du vrai, du faux, brouillent les notions;  
— Sur quatre pieds, un bourg de la Gaule Belgique  
En moi se trouve encor; un portail magnifique  
Y rappelle le saint dont il a pris le nom,  
Et qui de ses bienfaits a comblé ce canton;  
Disciple de Benoît, par ses soins la science  
A policé les mœurs, dissipé l'ignorance;  
Par les moines soustrait à d'aveugles fureurs,  
Ce dépôt recouvré révèle leurs labeurs.

J. M. DE GAULLE.

## Le mot de l'Énigme de Juin est JULIENNE.

On sait qu'on doit à sainte Julienne du mont Cornillon, près de Liège, l'institution de la Fête-Dieu, qui date seulement du treizième siècle, et qui n'a eu son plein effet qu'au commencement du quatorzième.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : Un presseur est le frère d'un mendiant.

## RÉBUS

## APOTHE...







Journal des Demoiselles  
Paris, Boulevard des Mathéus, 1.

33<sup>e</sup> année, Juillet 1865.

Bruxelles Deusterbeq Rue du Casino 8<sup>me</sup> Port de Calogne

Ayuntamiento de Madrid

S. B. Fuller, 61, Little Street, London

1<sup>re</sup> 171.

Amsterdam Deusterbeq Vyzelehuus 8 149



